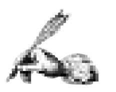
Sommaire



Au hasard de nos pérégrinations estivales, nous nous sommes retrouvés à Amboise, agréable ville baignée par la Loire et sur laquelle plane en permanence le souvenir rémanent de deux personnages hors du commun : Léonard de Vinci et Louis-Claude de Saint-Martin.

Nous n'ignorons pas que le premier des deux a acquis une célébrité bien plus importante que le second, notamment depuis qu'il s'est retrouvé (bien involontairement !) au centre d'un mauvais roman suivi d'un encore plus mauvais film. Cette récupération *esotérico-commerciale* n'enlève cependant rien au talent de ce Léonard qui vécut les dernières années de sa vie tout près d'Amboise au château de Cloux (aujourd'hui Clos-Lucé) à l'invitation de François 1er.

La notoriété de Louis-Claude de Saint-Martin est certes plus discrète et peu d'Amboisiens ont eu vent de sa pensée et de son œuvre. Ils passent indifférents devant ses « deux » maisons natales ornées chacune d'une plaque commémorative. En parlant de « deux » maisons natales, nous ne voulons pas dire qu'il est *né deux fois le même jour et en deux lieux différents. Non, monsieur de Saint-Martin était un homme sérieux qui prenait grand soin de se garder des fantaisies de ce genre.*

Quand, en 2003, notre revue associée au « Germe » a organisé un congrès en célébration du bicentenaire de sa disparition, nous avons dû percer ce mystère des deux maisons natales qui ne sont distantes que d'une cinquantaine de mètres. Nous avions publié une note sur ce sujet dans le numéro 4 de 2003 ; nous la reproduisons ci-dessous.
« Lors de nos déplacements préparatoires à Amboise, mon épouse et moi-même avons été intrigués par l'existence de deux maisons natales de Louis-Claude de Saint-Martin. L'une se trouve au 58 de la rue Rabelais, l'autre au 18 de la place Richelieu, c'est-à-dire à environ cinquante mètres plus loin. Sur les deux façades, une plaque indique que c'est dans cette maison qu'est né, le 18 janvier 1743, le Philosophe Inconnu. Convaincus que même un philosophe ne peut naître dans deux endroits à la fois, nous avons voulu en savoir davantage et avons interrogé les services historiques de la Ville d'Amboise où nous avons, au demeurant, reçu un accueil de grande qualité.

« Des divers documents qui nous ont été confiés et des différents entretiens que nous avons eus avec des historiens de la région, il est ressorti que, comme nous le pensions déjà au vu d'enquêtes antérieures, c'est bien dans la maison de la place Richelieu que Saint-Martin a vu le jour [1]*.*

« André Billy, essayiste, romancier et critique littéraire (1882-1971), lauréat du Prix Goncourt en 1943, avait donc signalé, en son temps, l'erreur commise en 1946 par ces « Amis de Saint-Martin » venus commémorer le bicentenaire de sa naissance. Avec trois ans de retard, certes, mais on peut comprendre que, en 1943, l'environnement germano-vichyste n'était guère propice à ce genre de commémoration. » [2]

À présent, tout est rentré dans l'ordre.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.



[1] *Actuellement, une résidence constituée de petites maisons à deux étages occupe l'emplacement où s'érigeait la maison natale de Saint-Martin. Sur la façade, outre la plaque rappelant la naissance du philosophe inconnu, une autre plaque, plus neuve, indique la présence d'une charge d'huissiers de justice.*

[2] *« Les messieurs endimanchés qu'André Billy rencontra en cet été de 1946 étaient venus à Amboise pour assister à la pose d'une plaque commémorative sur l'immeuble de la rue Rabelais* ***où l'on croyait*** *que le théosophe avait vu le jour ». (Bernard-Pierre Girard, in « L'Écho du Passé », juillet-août 1977).*



La *Crucifixion du Retable d'Issenheim*

(Le fond du tableau étant très sombre, les personnages sont silhouettés, pour un meilleur rendu dans cette édition de petit format.)

Rappel de la scène du Golgotha peinte sur deux panneaux séparés dont l'ouverture se fait exactement sur le bord du poteau de la croix.

Par Jean Clergue-Vila

LE RETABLE MAGIQUE DES ANTONINS D'ISSENHEIM

Poursuivant l'approche de la Crucifixion du Retable d'Issenheim, proposée dans la livraison de L'Initiation n°1 de 2009, nous allons découvrir tout un réseau de tracés d'esprit néoplatonicien. Nous nous poserons des questions sur la signification à leur donner et sur les origines possibles d'une méthodologie, proche de "La Philosophie occulte et la Magie".

Le réalisme de Mathias Grünewald

Ce fut mon premier constat. Dans cette œuvre comme dans ses autres de même nature, le peintre démontre qu'il a entièrement repensé le supplice de la crucifixion. L'accrochage et la déposition du condamné sont traités comme des problèmes techniques à résoudre. De ce fait aucune enjolivure, ni dans le traitement du corps supplicié, ni dans les attributs soulignant habituellement la nature divine de celui-ci, avec un nimbe. Le fils de Dieu a voulu se faire homme et Grünewald le montre dans sa plus écrasante abjection. Esclave mis en croix, il est placé à un plus bas niveau de totale inhumanité. Les témoins de la scène semblent être de simples laïcs, famille ou familiers, eux aussi sans orbes. Aucune religiosité autre que l'Agneau, allégorie de la Rédemption éternelle, et l'écriteau *INRI.*

Cet aspect très irreligieux n'est pas souvent souligné. L'assemblage de la croix selon poteau et joug, le chevillage des mains, sont toujours ignorés par les commentateurs ou les critiques d'art. Leur évidence a été détaillée dans l'article précédent afin d'apporter du crédit aux observations minutieuses du peintre. Crédit d'autant plus nécessaire que nous allons désormais entrer dans un aspect assez invraisemblable de cette représentation de la fin terrestre de l'Envoyé divin.

Il nous faut donc éprouver de la confiance dans la démarche d'un artiste inversant progressivement notre regard qui va glisser d'une vision d'horreur à celle d'un apaisement.

Une indicible harmonie

J'ai proposé, précédemment, une interprétation de Marie-Madeleine en qualité de suivante de Jésus recevant une forme d'illumination au pied de la Croix. La nature humaine de cette disciple est marquée par sa petite taille dans le tableau. A la manière antique ou encore gothique, Grünewald établit la dimension des personnages selon une décroissance allant du divin à l'humain : un Christ gigantesque, des saints de hauteur intermédiaire, une suivante de taille réduite. Malgré cela la composition générale reste très équilibrée et l'on oublie presque la convention picturale, la posture impérieuse du Baptiste compensant le volume occupé par le groupe des témoins.

Autre subtilité, la dignité de Marie devant le calvaire de son fils. Simplement arquée sur le bras de Jean, comme un croissant de Lune laiteux, elle joint posément ses mains dans un geste d'orante. On attendrait plus de désespoir convulsif à la vue d'un fils torturé jusqu'à la mort. Non, les paumes ne sont même pas pressées l'une sur l'autre, délicatement elles semblent protéger un dépôt, un petit oiseau, une petite lumière. Quel dépôt, quelle lumière ?Marie est le pendant du Baptiste, de l'imprécateur fustigeant la conduite d'Hérode. Ce Précurseur est un être de feu, une nature solaire. Marie se montre lunaire par sa posture et sa vêture. Le feu ardent de Jean-Baptiste, depuis l'Invisible ainsi que je l'ai souligné, inverse-t-il sa polarité dans une Lumière secrète préservée par Marie jusqu'à son Assomption ? L'image est intéressante et source de méditations.

D'autant qu'elle prolongerait la possibilité d'un Graal aux pieds de la Madeleine, tel qu'un réseau de tracés symboliques nous l'a mis en évidence précédemment. Marie, porteur d'une Lumière secrète, celle du Sang rédempteur laissé en dépôt, et des mains qui, telles la Lance sanglante, ressourceraient en permanence le Saint Vase. Une sorte de figuration terrestre, en miroir avec l'allégorie de l'Agneau Mystique se vidant en permanence dans le calice de la *Rédemption Eternelle.*

Ce retournement progressif de notre regard apaise les débordements expressionnistes du prime abord. Un souffle de sérénité semble succéder aux rugissements de la tempête et une indicible harmonie transparaît peu à peu. On la perçoit, on la ressent, on en recherche la forme aussi bien que la source. Le dessin, les couleurs, la symbolique s'avèrent insuffisants ; si équilibre et si harmonie il y a, géométrie se doit… C'est un grand classique en matière de quête iconographique, mais toute la difficulté réside dans la découverte du point central de cette harmonie d'où tout découlerait. Il est possible de se remémorer alors le vieil adage compagnonnique :

Un point,
Qui se place dans le cercle,
Qui se trouve dans le carré,
Et dans le triangle ;
Si vous trouvez le point,
Vous êtes sauvés,
Tirés de peine, angoisse et danger.

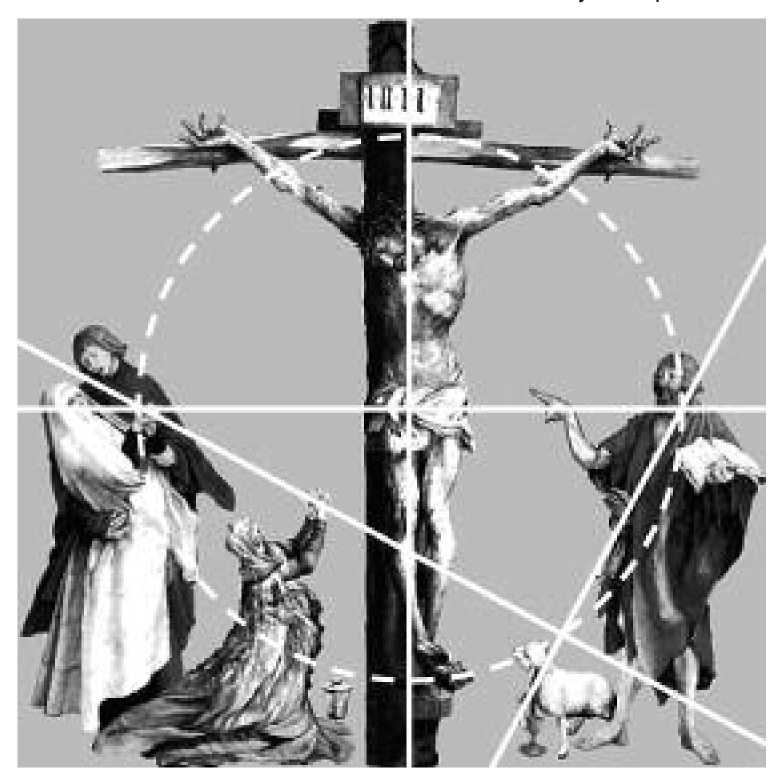
Plusieurs semaines, j'ai vécu ces « peine et angoisse » mais sans me sentir réellement en danger, sinon celui de devoir affronter l'échec.

La découverte d'un centre d'harmonie

Dans l'article précédent, j'avais mis en évidence un certain nombre de traits liant les points les plus symboliques de l'œuvre. Par exemple, l'exact alignement entre l'immense index de Jean-Baptiste et la plaie mortelle de Jésus, puis tout un réseau confirmant la volonté de figurer un Graal devant la Madeleine, suivi de la partition symétrique des Trois Sangs. Mais ces conjonctions ne nous sont d'aucun secours pour rechercher un centre de construction de l'œuvre.

La figure ci-après montre la méthodologie que j'ai mis en œuvre et chacun peut réfléchir sur les éléments symboliques reliés par trois traits. Je me permets de souligner l'importance des nœuds qui lient entre elles les extrémités de deux lignes symboliques : celui du linge du Christ, celui assez inhabituel du Baptiste. Sur la troisième droite, ce sont les mains de la Madeleine qui sont nouées. Toujours est-il qu'il se trouve formé un triangle rectangle qui, selon des souvenirs d'école primaire, ne peut qu'être inscrit dans un demi-cercle.

Le centre de ce cercle se voit déterminé par la médiatrice de l'hypoténuse du triangle. La confirmation par un cercle est immédiate et évidente. Mais nous voilà bien avancés… Que nous apporte une telle construction par rapport à l'ensemble du tableau ? Rien à priori, sinon un petit signe d'encouragement. Nous constatons que notre médiatrice s'abaisse depuis l'inscription « *.I.N.R.I.* » et même très précisément la lettre « *R* » tracée en gothique, avec une petite queue tangentant exactement notre verticale. « *R* » pour REX, pour Roi, pour *Voie Royale* ? Voilà une petite astuce qui serait assez plaisante et elle se confirmera comme essentielle dans notre jeu de piste.



Pointant un compas sur le centre découvert et parcourant une reproduction à grande échelle de la *Crucifixion*, j'ai fini par repérer un cercle extérieur passant très exactement par les deux majeurs des mains

du Christ. Un véritable *encerclement* de l'œuvre bordant le *Livre* et le manteau de Jean-Baptiste, la patte avant de l'Agneau, le surplis et la coiffe de Marie. Voilà une simple *coïncidence* assez élaborée, d'autant que pour l'obtenir il a fallu, à Grünewald, torturer encore un peu plus son christ en lui allongeant démesurément le bras droit et en raccourcir le gauche. Ces errements anatomiques ont été soulignés par les critiques d'art mais sans que, apparemment, ils leur trouvent une justification. Celle-ci paraît désormais bien établie par la découverte d'un grand cercle extérieur. Impression encore accentuée si un montage numérisé met en place un cache autour du thème peint.



Nous sommes alors face à une composition de nature circulaire, où la représentation du Golgotha se voit parfaitement centrée et entraîne les témoins de la scène dans l'harmonie ainsi constituée. L'horreur du

réalisme de la crucifixion s'atténue, s'arrondit et il est représenté une sorte d'intimité autour d'un mystère vécu et à découvrir.

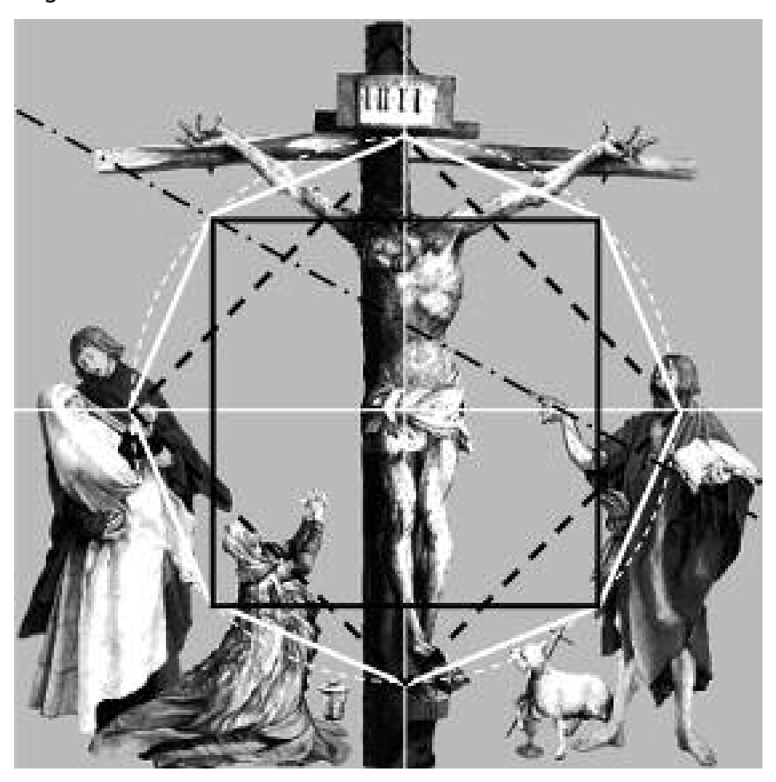


Une interprétation géométrico-symbolique

Deux axes en croix, un cercle de construction, un autre d'expansion, peut-on retirer un enseignement de cette volonté d'une expression géométrique ? Peu sans un tracé supplémentaire, celui d'un losange, comme une sorte de carré vertical formé par les intersections du cercle intérieur et des axes de l'œuvre.

Traditionnellement, il est convenu que si le cercle est une symbolisation du Ciel (le Râ égyptien représenté par un disque solaire), le carré serait symbole d'une Terre anguleuse rappelant les quatre éléments

de la Création. Selon ces conventions, carré dans cercle sont comme Terre dans Ciel. Mais la présente Terre, fichée par un angle, est dans un équilibre incertain. Il lui faut virer de 45° pour se stabiliser sur une de ses faces. Ce pivotement resterait arbitraire s'il ne nous était véritablement imposé par l'index autoritaire du Jean-Baptiste. Comment concevoir autrement que le prolongement de l'alignement doigt-plaie de Jésus, vienne **exactement** couper le cercle à cet angle de 45° nécessaire à la stabilisation de la Terre ?



Je reste encore confondu par une telle volonté de conjonction entre tracés et interprétation symbolique illustrant le message divin. Depuis la *Chute*, la Terre et son humanité étaient en errance, sans avenir, sans espérance. Vint le Fils de Dieu fait Homme, s'offrant en sacrifice pour que l'humanité retrouve une **stabilité** par l'espérance d'une destinée.

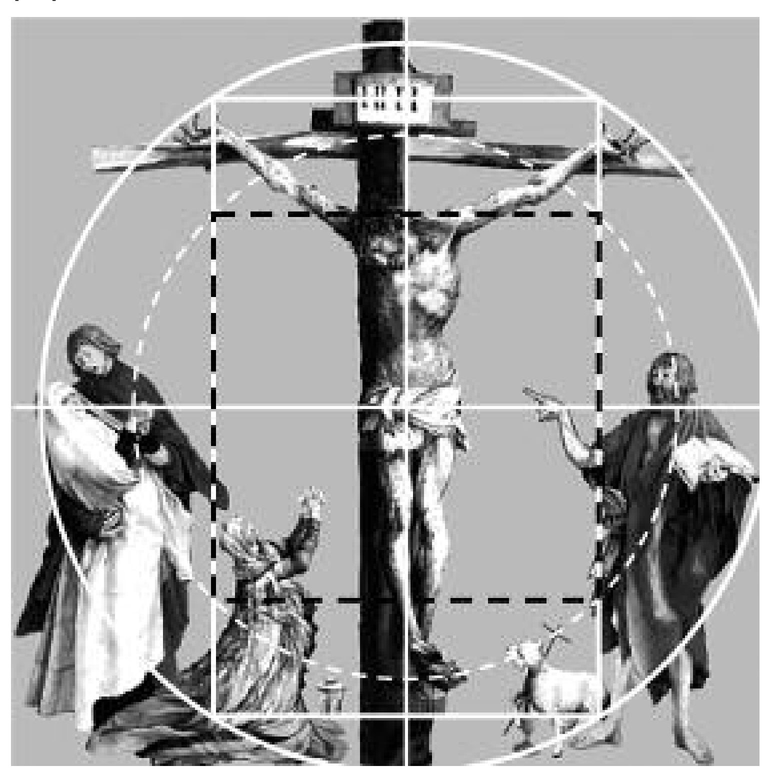
Alors, un enchaînement commence, cohérent, implacable. Nous sommes conduits à égrener notre alphabet de la géométrie symbolique. Superposés, le losange vertical et le carré de la Terre génèrent un octogone, figure essentielle d'un premier pas du passage de la Terre vers le Ciel. L'octogone, symbole médiéval par excellence, est présent à la base des fonds baptismaux comme dans l'élévation des clochers cisterciens. La forme carrée se mut en octogone pour se prolonger en cercle céleste. Mais cercle jamais atteint dans sa perfection car, à doubler les pans par des rotations multiples, il demeurera toujours des facettes résiduelles. Pour l'humanité, la perfection du cercle restera toujours très conceptuelle et inatteignable dans son aboutissement, comme celle de l'âme.

Néanmoins, cette première série d'explorations de la *Crucifixion du retable d'Issenheim* nous entraîne vers une certaine représentation du Ciel ou, devrait-on dire, des Cieux. Le cercle d'origine contient une Terre qu'il côtoie à ses quatre angles, forme du microcosme, sorte de proche banlieue humainement atteignable. Le cercle du divin absolu nous est proposé par l'extrémité des doigts d'un Christ distendu. Le Messie paraît proposer à nos esprits la vastitude de cet espace infini d'un macrocosme ne pouvant être que conceptualisé. L'espace céleste se voit ainsi bien délimité dans une représentation symbolique. Ceci nous rappelle d'autres œuvres et gravures tentant une figuration identique de l'astral, depuis les descriptions platoniciennes en passant par les illustrations d'Hildegarde de Bingen et jusqu'à cette Renaissance replongeant dans les textes antiques pour en extraire de possibles cheminements vers les Cieux.

Par Christ, Ciel et Terre sont liés dans l'Harmonie

Par jeu, j'ai tenté de prolonger les faces verticales du carré de la Terre. Il est plaisant de constater que ces traits rejoignent l'intérieur des pouces du Christ. Dieu-Fils prendrait en quelque sorte la mesure de la Terre, alors que ses majeurs proposeraient la finitude d'un Ciel humainement concevable avant l'abord du Mystère absolu. Les traits verticaux prolongés coupent le cercle du Grand Ciel en quatre points. Ces intersections permettent le tracé d'un rectangle vertical, étirant la Terre de bas en haut. Par curiosité, nous relèverons les mesures d'un

tel rectangle pour constater, ô surprise, qu'elles sont établies selon **la proportion dite du Nombre d'Or**... !



Sans être un sectateur de la *Proportion Dorée*, j'en reconnais les vertus en matière de tracés d'harmonie et les développements subtils auxquels elle peut conduire. La *danse du compas* entraîne le géomètre dans une véritable méditation soutenue par la rigueur absolue des enchaînements harmonieux. Pour désigner cet état, Roger Begey avait créé l'expression d'*harmonie-métrie*, à son avis « *moins connotée de mathématique ou de technique, que celui de géométrie.* » [1].

[1] *R.BEGEY « La quadrature du cercle et ses métamorphoses » p.13. Voir aussi « La géométrie sacrée ou la magie des formes ». Belle méditation sur l'Art du Trait. Ed. du Rocher 1993/1995*

Mais devant ce Retable, nous pouvons rester confondus face à l'extraordinaire enchevêtrement symbolico-géométrique qui nous est proposé. Que l'on en juge :

- La Terre est potentiellement prolongée jusqu'à l'extrême d'un Ciel confinant au *Mystère* du divin.
- Entre eux se voit confirmée l'appellation de *« Divine Proportion »* que le franciscain Luca Paccioli di Borgo avait donné à son ouvrage traitant du sujet (composé vers 1497, imprimé à Venise en 1509), en collaboration avec Léonard de Vinci pour les illustrations [2].
- Il y a donc une volonté de confirmation que cette Terre est, conceptuellement, dans un rapport d'Harmonie avec le Ciel, avec le Divin.
- Cette Harmonie se manifeste par le Christ et son monogramme INRI tout en haut du rectangle. Si précisément que la ligne supérieure recoupe les cinq points séparant les lettres *.I.N.R.I.*
- A la base de ce rectangle d'Harmonie, le côté horizontal constitue la ligne mise en évidence précédemment à propos d'un lien entre base du Graal et bord du calice de l'Agneau mystique.

Nous voilà face à cinq *coïncidences* trop majeures pour qu'il en soit écarté d'un seul haussement d'épaules. Nous sommes bien devant une véritable méthodologie de l'enseignement d'une géométrie symbolique sur fondement chrétien. Le lien d'Harmonie entre humain et divin est manifesté par Christ, dont le monogramme domine la Croix du sacrifice. Cette Harmonie retrouvée repose sur une Rédemption Eternelle, manifestée dans l'Invisible par l'Agneau Mystique et, dans notre Monde, avec la quête d'un Graal humainement inaccessible, mais se devant d'être inlassablement poursuivie par une chevalerie universelle d'essence spirituelle. Tout un programme à méditer...

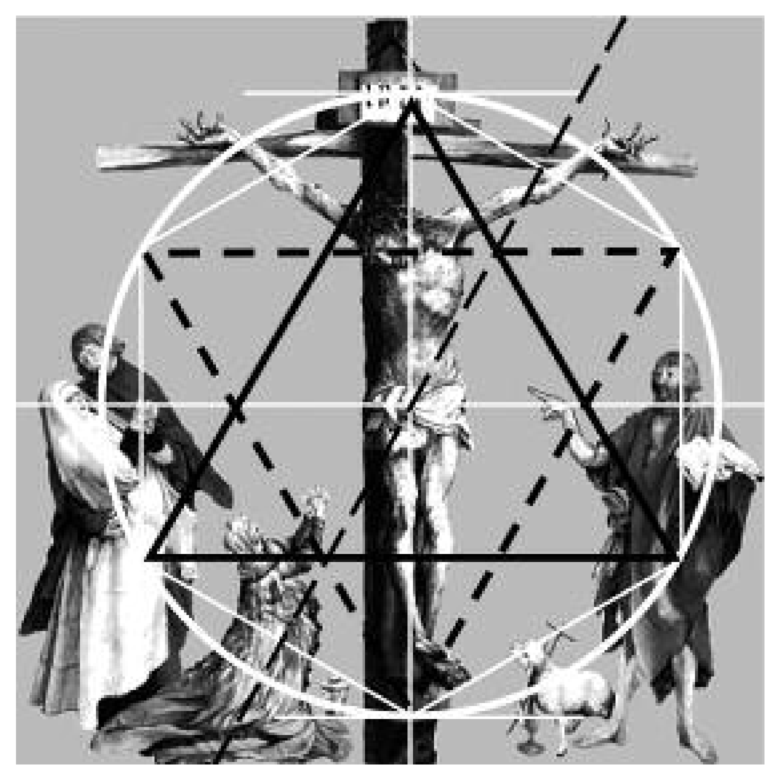
Les datations avancées nous situent dans ces courants de recherches des platonismes de la Renaissance et ils constitueront, peut-être, une voie de quête pour l'éclaircissement d'un possible *Mystère d'Issenheim.*

---

[2] *LUCA PACIOLI " La Divine Proportion". Librairie du Compagnonnage 1988.*

L'interpénétration du Divin et de l'Humain

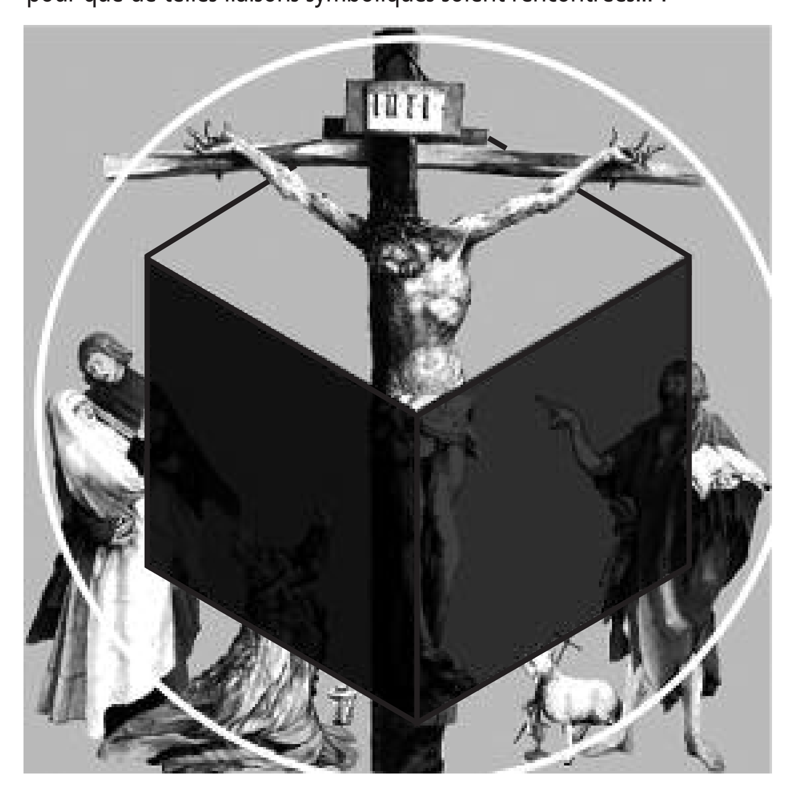
Dans la continuation d'une forme de partition des Cieux, je propose que soit pris en considération un cercle particulier : celui tangentant l'intérieur du rectangle de la *Divine Proportion.* Son tracé est apparemment très johannique. Il recoupe l'oreille, la bouche et la main de Jean l'Evangéliste ; aussi la plaie saignante de l'Agneau et le centre du Livre. Quels rapports entre eux sinon le Prologue dudit Evangile, l'annonce transcrite par celui qui aurait vu et entendu alors que c'est le texte de l'Apocalypse qui est traditionnellement surmonté de l'Agneau.



Par intuition, après l'octogone j'ai tenté l'hexagone. L'Ancien Testament entrecroise deux triangles afin de former l'hexagramme de « *l'Etoile de David* », sorte de pantacle symbolisant la judéité.

Il est aussi appelé « *Sceau de Salomon* », quoique les significations et attributions n'en soient pas exactement les mêmes. Le Sceau peut être mêlé à des contextes magiques, telles que l'évoquait la *philosophie occulte* d'une Renaissance friande d'un Platon mâtiné de kabbale.

Nous pouvons constater que la base du triangle divin, inversée puisque *descendant* du Ciel, passe par la bouche du Christ en croix. Elle a exprimé le Verbe, elle a annoncé la possibilité du retour de l'Homme au Père. Par construction, la pointe du triangle humain s'élève jusqu'au « *R* » du *REX* de l'écriteau, reconnaissance que Christ en croix est bien celui du *Royaume* annoncé. Les côtés de l'hexagone recoupent : gorge de Jean-Baptiste et mains de Marie, mais surtout croix de l'Agneau et sommet du Graal... Il eut fallu beaucoup de hasards pour que de telles liaisons symboliques soient rencontrées... !



Depuis fort longtemps le divin chrétien est symbolisé par le delta, un triangle équilatéral. L'hexagramme devient alors la rencontre de deux triangles identiques, celui du divin et celui de l'humain, jusqu'à ce qu'ils soient étroitement imbriqués. Forme la plus parfaite des retrouvailles de l'Homme et de son Créateur.

Ci-contre une autre vision et d'assez mauvais goût, d'un hexagone susceptible de représenter une pierre cubique en perspective. Rappel de Gérard de Nerval [3] *« Adoniram dirigeait ses pas vers une énorme pierre carrée et blanche comme la neige... - Tubal-Kaïn s'écria : Arrête ! Tu vas fouler la tombe de l'inconnu, du premier-né de la terre. Adam sommeille sous ce linceul qui le préserve du feu. ».* Christ s'élevant de la Pierre cubique est-il une forme de la resurrection de l'Adam, de l'Homme universel...

Vers le pentacle de l'Etoile flamboyante

Abasourdis par de telles révélations symbolico-géométriques, nous pouvons nous demander s'il encore possible de pousser plus loin dans la complexité de tracés finissant par rejoindre un absurde ? Quel serait leur intérêt puisqu'ils ne sont pas clairement visibles ? Pourquoi tant de recherches invraisemblables ? Qu'apportent-elles à l'esthétique du tableau et même à sa compréhension plus ou moins secrète ?

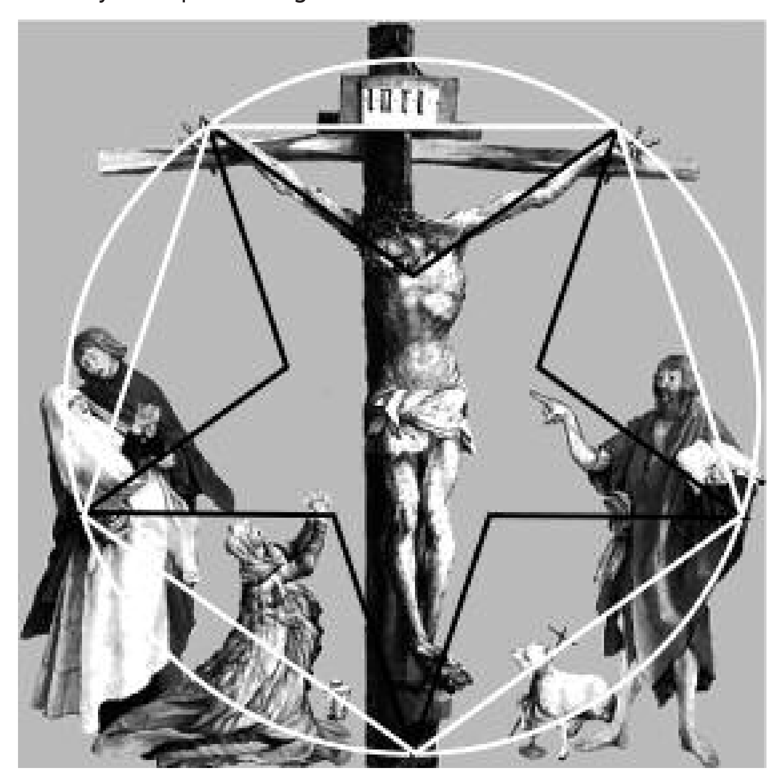
Très familier de ces tracés, depuis le décryptage auquel j'ai procédé il y a une douzaine d'années, je dois reconnaître qu'ils imprègnent l'œil au point de devenir inséparables d'une vision physique de l'œuvre. Le mental reproduit les figures invisibles, les juxtaposent sur les personnages et il génère de merveilleuses méditations. Sommes-nous en présence d'un support initiatique, au sens le plus strict du terme ? Il en a l'aspect du secret progressivement dévoilé (mais dans quelles conditions ?). Il en a l'évolution d'un niveau d'état de conscience. Il démontre une fusion des textes testamentaires et de leur expression selon les codes et les harmonies de la géométrie sacrée. Mais surtout, je rencontre dans cette œuvre et son cryptage

---

[3] Voir Gérard de Nerval, Voyage en Orient(tome 2, Histoire de la reine du matin et de Soliman p.289, édition Garnier-Flammarion 1980), en fait une des formes la plus complète de la légende d'Hiram.

l'expression d'un absolu parfaitement structuré. En ce sens, on pourrait évoquer une sorte de perfection d'une représentation de la *Rose + Croix*. La Rose de l'Amour projetée sur les axes de la Croix et prolongée dans une rationalité géométrique toute d'Harmonie.

Ceci ne peut que nous encourager à rechercher l'*Etoile flamboyante*, celle générée par le pentagone. « *Voir l'Etoile flamboyante* » était autrefois l'ultime étape de la réception des Compagnons du métier, alors que la Maîtrise d'œuvre ne se justifiait que par la direction d'un chantier. Retrouver le pentagramme serait ainsi le dernier stade avant l'accès à une forme de perfection. Déjà, Jésus en croix a les bras écartelés selon un angle très proche de l'angle intérieur de l'étoile à cinq branches ; mais pour pouvoir la construire il faut retrouver un cercle symboliquement significatif.



Dans la représentation de la *Crucifixion*, le cercle ultime du Ciel circonscrit les majeurs des mains du Christ. Cercle d'un absolu divin au-delà duquel ne règne que le *Mystère*. Mais qu'en est-il des pouces de ces mêmes mains ? Une circonférence les relie également et elle peut apparaître comme la plus grande élévation cosmique atteignable par un genre humain exceptionnellement doué, préparé, réalisé, etc. On pourrait s'imaginer une sorte de sphère dont la surface manifesterait et réunirait les états de sainteté…

Effectivement, on peut inscrire un pentagone dans un tel cercle et les pouces du Christ en mesure son côté, comme ils avaient déjà pris la mesure du carré de la Terre. Reportée deux fois, de part et d'autre, cette *corde d'arc* assume la partition du cercle en cinq parts… à peu près égales…

Et là, je dois avoir l'honnêteté de souligner les limites des exercices géométriques concernant la *Crucifixion du Retable d'Issenheim.* Arrivé à ce degré de complexité, je bute sur des problèmes tout à fait techniques et concernant les documents fournis :

Leur qualité : je ne disposais que d'une sorte de poster réduit au 1/10° de l'œuvre, d'où certaines approximations dans les tracés. Mais imprécisions corrigées grâce aux repères portés par le peintre ou les concepteurs de l'œuvre. Par exemple, le bouton rouge central du manteau de Jean l'Evangéliste qui se relie au centre de la croix portée par l'Agneau, et détermine ainsi la base d'un tracé majeur du triangle initial. Ou le point, rouge aussi, de la cordelière de la Madeleine et qui va confirmer la présence du Graal, le rectangle doré, ou la jonction des triangles de l'hexagramme. Il s'agit là de repères de tracés et non de jonctions symboliques farfelues. Mais que l'on veuille bien m'épargner des commentaires caricaturaux…

Leur justesse : j'ai du constater que les photos remises par le Musée d'Unterlinden étaient fausses ! Tel qu'il est présenté, le Retable est surélevé par une prédelle et sa haute taille elle-même (de l'ordre de 3 mètres). Malgré un trépied et d'autres supports, l'objectif de l'appareil de prise de vue n'est jamais au centre des panneaux. Il en résulte une déformation dite de parallaxe. La partie haute s'avère

plus longue que la partie basse. Ceci n'a aucune importance d'un point de vue esthétique mais devient gênant lorsqu'il s'agit de tracer des cercles de grand diamètre [4].

Leur confirmation : un laboratoire des musées de France (C2RMF) s'est livré à de longues campagnes d'expertise du *Retable* à partir de 2002. Leurs résultats ont donné lieu à un colloque tenu à Colmar en janvier 2006. Il serait très intéressant de pouvoir disposer d'un relevé photogrammétrique de la *Crucifixion*, pour déterminer avec précision les coordonnées des points les plus remarquables, leur juxtaposition sur des figures géométriques, et cela par de simples calculs trigonométriques [5].

La représentation de l'*Etoile flamboyante* apporte quelques recoupements symboliques mais qui apparaissent comme ni déterminants, ni particulièrement significatifs.

Alors, vont commencer à se poser les questions sur ces mystérieux tracés restés si longtemps *« à couvert »*. Mais le furent-ils toujours ? L'emploi de l'expression occultiste *« à couvert »* nous renvoie en un temps où le célèbre alchimiste Michael Maïer bénéficiait du mécénat de l'empereur Rodolphe II dans une Prague sentant beaucoup le soufre. Grand collectionneur, ce monarque s'était entiché du *Retable d'Issenheim* au point de vouloir l'acquérir auprès des Antonins en 1597. Il serait allé jusqu'à leur proposer d'en réaliser une copie pour leur usage ! Pourquoi une telle ardeur à plusieurs tentatives d'acquisition ? Michael Maïer, auteur du traité occultiste l'*Atalante fugitive*, avait-il perçu les aspects ésotériques du retable peint par Grünewald, avait-il ressenti certains de ses effets éventuels ?

[4] Nous en sommes convenus lors d'entretiens avec M. O. Zimmermann, photographe du Musée Unterlinden. Pour le tracé du rectangle doré, la déformation est de l'ordre de 2,5 cm. Elle est suffisante pour que la base de ce rectangle ne puisse s'ajuster avec une ligne Graal-Calice, pourtant symboliquement évidente. C'est ce « détail » qui m'a fait remettre en cause la justesse des reproductions disponibles et déterminer l'ordre de grandeur de la déformation.

[5] La position des milieux officiels de la muséologie est assez bienveillante et elle peut se résumer ainsi : « Votre interprétation est intéressante mais, ni l'Ecole du Louvre, ni l'Université, ne nous enseignent les éléments symbolico-géométriques sur lesquels elle repose ». Je n'aurai pas la cruauté de reproduire une fin de non recevoir de la part d'un conservateur du Musée Unterlinden que j'avais invité à une première présentation au couvent d'Issenheim en 1998.



C’est une piste que nous allons tenter de suivre en faisant appel à des notions sortant de la rationalité ordinaire mais qui, je le rappelle, avaient cours dans les cercles néoplatoniciens de la Renaissance.

Des tracés ou des pantacles ?

J’espère avoir pu faire admettre au lecteur que la découverte d’un centre secret de l’œuvre correspondait à une nécessité d’harmonie. Notre regard et notre perception ont été bouleversés par une vision de la *Crucifixion* circonscrite dans un cercle et, qui est plus est, dimensionné aux doigts du Christ. Les figures géométrico-symboliques qui s’ensuivent peuvent être considérées comme de plaisantes digressions à buts méditatifs. Mais lorsque hexagramme puis pentagrammes

s'accumulent, la plaisanterie laisse place à de sérieux doutes quant aux intentions des commanditaires de l'œuvre. Le peintre Mathias Grünewald n'a jamais abordé de tels concepts et dans aucune de ses œuvres antérieures comme postérieures. Pourquoi verrait-on apparaître, au seul couvent d'Issenheim, de pareilles complexités ?

Il va de soi que j'ai abondamment recherché dans de très nombreuses œuvres, retables ou autres, des similitudes de méthodologie, de constructions, de conception, etc. Pour l'instant je n'en ai pas rencontrées et, seul, le triptyque du *Jardin des Délices* de Jérôme Bosch (Musée du Prado, 1504, contemporain du *Retable d'Issenheim*) me semble recéler une plus grande complexité de composition ; aléatoire ou ordonnée restant la question fondamentale.

Dans le présent article, j'ai fait plusieurs allusions à quelques idées véhiculées dans une Renaissance très teintée de néoplatonismes divers. Une forme de recueil de ces concepts pourrait être constitué par les trois livres de *La Philosophie occulte* de Cornélis de Nettesheim dit Cornélius Agrippa. Là s'exposent astrologie, kabbale numérologie, angélologie et, surtout, théurgie et magie. C'est d'ailleurs le titre complet de l'ouvrage : *La Philosophie occulte ou la Magie*, écrit à partir de 1508/10 et imprimé que vers 1529/30 après de nombreuses additions de l'auteur [6]. Pourquoi s'intéresser à une telle œuvre ? Parce qu'en son *Livre second* consacré aux *Nombres* et à la *Magie céleste*, un chapitre XXIII traite : *« Touchant les Figures et les Corps géométriques, enseignant quelle est leur vertu en fait de Magie ; et quelles Figures conviennent à chaque élément, et au Ciel même.* » [7]. Voilà qui nous rapproche sérieusement de nos préoccupations et en toute contemporanéité des temps de la conception du *Retable*. Ici doivent être apportées quelques précisions ou définitions :

Théurgie : selon Proclos (philosophe néoplatonicien du Ve s.) : « *puissance plus haute que toute sagesse humaine, qui embrasse les bienfaits de la divination, les vertus purifiantes de l'initiation, bref toutes les opérations de la possession divine.* », dans « *Théologie platonicienne* ».

---

[6] C. NAUERT "Agrippa et la crise de la pensée à la Renaissance". p.101 (Etude dans le cadre d'une thèse de doctorat) DERVY 2001.

[7] Ouvrage cité, tome II p.101. Editions traditionnelles1996

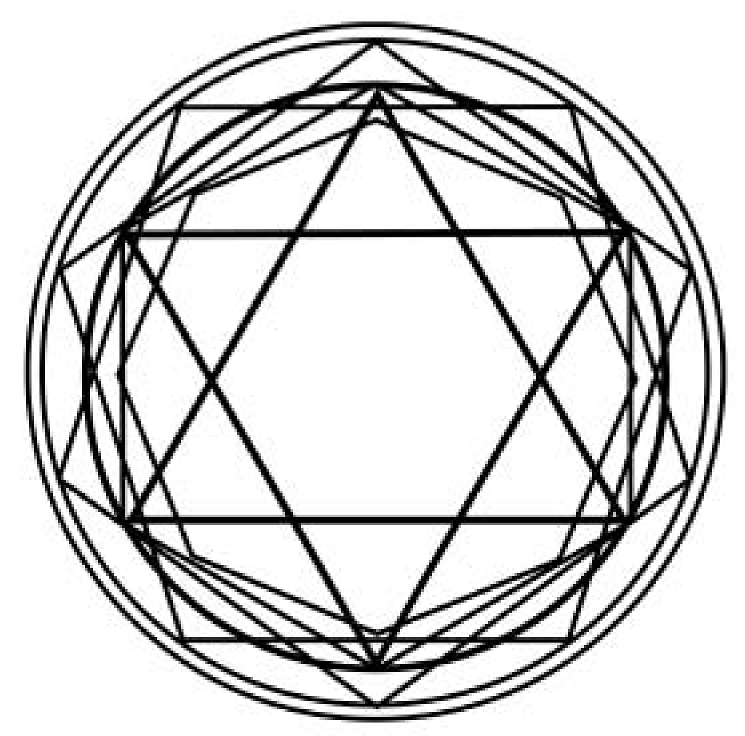
Magie : selon Papus *« La Magie est l'étude et la pratique du maniement des forces secrètes de la nature »*.

Pantacle : ne pas confondre avec pentacle-pentagone. Le pantacle est une représentation à capacité magique. Talisman dont la forme, la matière, l'inscription, etc., constitueront une protection contre des forces négatives ou une attraction pour des effets bienfaisants.

Les théories sur les pantacles, leur conception et leurs réalisations sont multiples. Pour simplifier et aller à notre essentiel, je me contenterai d'évoquer les seules figures géométriques. Il apparaîtrait que celles-ci soient en capacité de générer des *ondes* dites *de forme*, des sortes de radiations de nature, de *niveau* et de *puissance* diverses. Celles-ci pourraient être captées ou ressenties par des humains qui y seraient naturellement sensibles (sourciers, guérisseurs) ou à l'aide de sortes d'amplificateurs (baguette, pendule, antenne, etc.). Indirectement et involontairement, tous les êtres seraient influencés par ces types de radiations, provoquant aussi bien du mal-être que du bien-être. Une illustration en serait le fameux *feng-shui* asiatique, basé sur les circulations optimales des énergies (voir Internet, fort disert sur le sujet avec force spécialistes et autres consultants fort tarifés).

En revenant aux tracés retrouvés sur les panneaux de la *Crucifixion,* ils constituent une gamme complète des figures géométriques de base et à formes régulières. Ceintes de leurs cercles générateurs, ces formes sont harmonieuses et bien proportionnées entre elles. Superposées, elles pourraient presque constituer une sorte de mandala oriental. L'harmonie visuelle qui s'en dégage constitue déjà un facteur de bien-être. Mais cet ensemble irradie-t-il ? Question profondément irrationnelle et faisant appel à des ressentis particuliers. Question du même ordre que : comment *expliquer* les couleurs à un aveugle de naissance ? Il est certain que soumis à des spécialistes en radiesthésie cette compilation de figures est très *réactive*, c'est-à-dire *émettrice*.

Il est évident que je me suis livré à quelques petites expériences de cet ordre, avec des personnes sensibles et à l'aide de tracés placés dans des enveloppes neutres. Il y a une gradation de réactivité selon : image du *Retable* seul, image des tracés, image *Retable* + tracés.



Pantacle de la Crucifixion d'Issenheim
(Représentation partielle pour plus de clarté)

Des Antonins magiciens ?

L'accumulation des coïncidences rencontrées, au cours de l'analyse graphique de cette scène de crucifixion, écarte toute allusion à un hasard. Il se manifeste une trop grande cohérence entre les éléments dessinés et leur emplacement symbolique dans un réseau de tracés.

Que cet ensemble génère un empilement de figures géométriques de base paraît difficile contestable. Que ces juxtapositions image-tracé renforcent, d'une façon assez ésotérique, le propos spirituel sous-tendant le *Sacrifice divin* est très enrichissant. Mais où nous pouvons nous interroger longuement, c'est à propos d'un éventuel

aspect de « *générateur vibratoire* » plaqué sur une scène sacrée. D'une part ce concept heurte profondément notre bon sens, d'autre part il échappe à toute tentative d'explication logique, sauf à accepter de pénétrer dans un *univers intermédiaire* qui est celui du chamanisme, de la magie, de la théurgie, présenté sous ses formes les plus positives et bienveillantes.

Cet univers nous est-il totalement étranger, n'en acceptons-nous pas d'autres manifestations tout aussi irrationnelles ? Dans le fait religieux, les actes théurgiques, reconnus et acceptés, sont légion. Une bénédiction, tracée dans l'air et prononcée par une voix au souffle invisible, accompagnée éventuellement d'une aspersion d'eau elle-même bénie, ne nous fait pas sourire. Pour l'être de foi, elle est reçue avec reconnaissance. Et que dire lorsqu'il s'agit d'un *baptême* ? La théurgie s'exerce alors dans un maximum de conviction. Sans vouloir passer pour un mécréant, je peux considérer que *l'Eucharistie* constitue un sommet en la matière et qu'elle est d'ailleurs placée à une apogée de la manifestation chrétienne. En d'autres temples, le rite se clos sur une *chaîne d'union.* Lien très symbolique à première vue mais qui, s'il s'accompagne du prononcé d'une invocation à caractère spirituel, devient alors un acte de parfaite théurgie collective. Comme quoi il faut se méfier de goguenarder avant d'avoir examiné toutes les pierres taillées de son propre jardin…

Qu'en serait-il, en ces années 1500, pour les moines de la confrérie hospitalière des Antonins et particulièrement à Issenheim ?

Depuis deux siècles (1290) ils ont pris en charge les soins apportés aux victimes de l'ergotisme des graminées, principalement du seigle. Cet empoisonnement se manifeste essentiellement par une vasoconstriction des petites artères et provoque une forme de nécrose sèche entraînant la perte des extrémités du corps. La progression s'accompagne d'épouvantables douleurs comparables à des brûlures internes et elles ont fait surnommer cette pathologie *mal des ardents ou feu Saint-Antoine.* Les soins apportés débutaient par un régime alimentaire de pain blanc, de protéines de porc, de vin additionné de certaines herbes et d'application d'un baume à base d'autres simples. Prières et présence soutenue aux offices devaient permettre une meilleure acceptation des douleurs et une espérance de rémission.

Perçu comme une forme de punition du Ciel, le mal devait aussi s'atténuer par la purification d'une âme reconnaissant ses fautes passées. On voit là l'interpénétration entre des soins hospitaliers (outre les amputations et l'appareillage des malades) et des préconisations faisant appel à la foi et à l'intercession divine.

Il y a toutefois un stade où les pratiques antonines baignent déjà en pleine théurgie, pour ne pas écrire : *magie.* C'est à propos de l'absorption du vin, dont les propriétés vasodilatatrices sont reconnues, surtout s'il est additionné de plantes aux mêmes vertus. Ce même vin, *Sang du Christ,* sous une autre forme était dénommé *saint-vinage* car béni le jour de l'Ascension. L'acte magique intervient, lorsque ledit vin était *mis au contact d'ossements, reliques de Saint-Antoine,* ou supputées telles... *« thérapeutique d'au-delà contre un mal venu du ciel »* [8]

Le culte des reliques avait battu son plein aux temps médiévaux, il était à la base du développement de l'ordre des Antonins (300 établissements en Europe au XVe siècle) et à l'origine de la bonne fortune de pèlerinages vers leurs hospices. Alors, les reliques et le vin : conviction, croyance, abus de crédulité ou technique publicitaire ? Il est évident que les Antonins n'ont pas laissé trace de leurs appréciations personnelles mais, en retrouvant d'éventuelles pratiques théurgiques à partir d'un *Retable* particulier, il serait possible de nourrir le débat, peut-être même de l'ouvrir, et cela sous un angle inattendu.

Une théurgie par génération de radiations ?

Si nous considérions comme acceptable le phénomène des *ondes de forme* et sa capacité à irradier. Toute la magie relatée par Cornélius Agrippa, qui est le fruit de la compilation de nombreux emprunts à d'autres textes dont il omet de citer les références, est une tentative

---

[8] Dr H. CHAUMARTIN « Le mal des Ardents » p.33.Vienne 1946. Par ailleurs auteur d'une thèse de doctorat de médecine (Lyon 1926) sur les Antonins et leurs pratiques, et de nombreuses publications en mycologie. Voir aussi thèse de doctorat Dr DELAIGUE « Le feu St-Antoine et l'intoxication ergotée » ARMINE 2002).

de pénétrer les *effets* des astres, des *Nombres*, des formes, des lettres (surtout hébraïques) ou des inscriptions les plus diverses. Le tout prend l'appellation de *pantacles*, lorsqu'il y a des réalisations matérialisées. Dans l'état d'esprit de certains milieux de cette époque, essentiellement néoplatoniciens, il ne serait pas impossible que l'idée ait germé de concevoir une sorte de générateur de grande taille à but de théurgie médicale… Mais voilà beaucoup de suppositions et d'hypothèses qu'il faudrait progressivement étayer. D'autant que les figures retrouvées ne se manifestent pas visiblement et que les expertises conduites, par les procédés les plus actuels en matière de radiographie et de photographie infra-rouge, ne font apparaître aucuns tracés [9]. Ceci ne serait être une condamnation de la thèse proposée, puisque les compositions géométriques ont pu être reconstituées et que les pratiques théurgiques ne nécessitent pas obligatoirement de trace... car n'oublions pas que nous sommes dans le domaine de la *Magie* !

Sur le « générateur » lui-même nous disposerions de quelques données. Par rapport à la taille du Retable, le grand cercle extérieur, déterminé par les doigts du Christ, serait de l'ordre de 2,60 m de diamètre. Reprenant les travaux de reconstitution du Père Emil Spath [10] (qui fut un exégète des plus attentionnés de l'ensemble architectural et artistique d'Issenheim), j'en déduis que l'axe devait se situer à environ 3,70 m au-dessus du sol de l'église, compte tenu des marches, de l'autel, de la prédelle, etc. Cette disposition assurait un *« cône de diffusion »* de 90° au niveau du seuil des marches de l'autel.

Autres éléments : cité par E CLEMENTZ [11] : *« l'existence totalement inhabituelle d'une porte dans le mur Est du chœur... créait* (pour les malades) *la possibilité d'accéder directement de la cour* (de l'hôpital) *au retable »* plus loin, *« la porte au fond du chœur donnait la*

---

[9] Musée Unterlinden « Grünewald et le retable d'Issenheim » catalogue de l'exposition 2007, 278 pages, belle iconographie, chapitre : « Le retable au-delà du regard » (extraits de l'expertise scientifique) p. 232-255.
[10] E. SPATH « Der Kerne des Altar-Retabels. Die Antoniterkirche » t. II planche 13. Edition Symbolum (à compte d'auteur) Freiburg 1997.
[11] Elisabeth CLEMENTZ « LES ANTONINS D'ISSENHEIM, essor et dérive d'une vocation hospitalière ». p.289 et 291. Thèse de doctorat 1995. Publications Société savante d'Alsace 1998

possibilité de contempler ce grandiose retable, non en foule, mais un par un. ». Egalement une mention lue autrefois (et dont je ne retrouve plus l'origine exacte.) selon laquelle : « *les malades étaient* ***exposés*** *au retable.* ». Cette inversion d'attitude, car c'est plutôt l'œuvre qui est généralement exposée, prêcherait pour une forme de réception d'un effet à définir. Voilà peu de choses en vérité pour nourrir le sujet...

On pourrait simplement en supputer qu'entre traitements curatifs et appels à l'intercession divine par les prières et les offices, les Antonins auraient pu tenter des procédés théurgiques, allant d'une référence aux reliques à *l'illumination* par une œuvre d'art sacrée conçue selon les principes d'un pantacle occultiste.

Quels *effets* pouvait-on en attendre ? Aujourd'hui, nous sommes devenus plus familiers des pratiques du yoga. Les respirations profondes et les postures, dites *asana*, permettent à l'adepte de *délier*, de *dénouer* son corps et ses articulations en facilitant la circulation des fluides : air, sang, *énergie vitale*, tensions mentales, etc. Mais, en ces circonstances, il y a pratique volontaire sous l'impulsion d'un maître. Que pouvait-il en être dans l'église d'Issenheim ? Sans doute un grand choc *psycho spirituel*. L'introduction dans le *saint des saints* d'un chœur réservé aux prêtres et au moines, ce retable à la structure immense s'élevant jusqu'au haut de la nef, la domination de cette image pathétique de la souffrance du Christ, un désir éperdu de rémission de la maladie, d'échappée, ne serait-ce que momentanément, aux épouvantables brûlures internes, voilà bien de quoi remuer le malade jus*qu'aux tripes*. Que des radiations, conçues comme *bienfaisantes*, viennent simultanément envelopper, *pénétrer* le malheureux pourrait être considéré comme un effet-yoga agissant sur la circulation des fluides et en particulier d'un sang, dont la vasoconstriction était la cause première de nécroses sèches constatées sur les parties atteintes.

Je pourrais aussi évoquer le chamanisme, celui des arbres, des sources, des lieux, mais ce serait entraîner au delà des limites de notre *raison raisonnante.* Tentez l'expérience, allez lire votre journal au petit matin ou au coucher du soleil, sous un saule pleureur en bordure de rivière. Les informations n'en seront pas meilleures et les

cours de la Bourse ne remonteront peut-être pas, mais un certain apaisement risque de vous envahir… jusqu'à l'endormissement. Et si vous *orientez* cette onde bienfaisante vers quelques bobos familiers, vous pourriez éventuellement en être partiellement soulagés. Comme Monsieur Jourdain, vous auriez pratiqué du chamanisme sans le savoir...

Une filiation néoplatonicienne ?

Si les moines hospitaliers Antonins furent capables d'imaginer un tel concept thérapeutique, ils en auraient bien reçu quelques rudiments et principes d'ailleurs, pour ne pas dire de *l'air du temps*. Cela était-il chronologiquement et géographiquement possible ?

Historiquement, le processus de résurgence et de diffusion des « *platonismes de la Renaissance* » [12] commence à être bien documenté. Son épanouissement se fit à partir des années 1440 et de l'installation de l'académie platonicienne dans une maison de la villa Careggi (Florence) mise à disposition par Cosme de Médicis. D'autres centres virent le jour en plusieurs villes d'Italie. Mais celui de Marcile Ficin fit plus largement école, et surtout des émules, à travers certains érudits accourus à ses côtés pour s'infuser d'un grec néoplatonicien encore transmis dans les milieux byzantins [13]. Platon n'était pas véritablement une novation, Thomas d'Aquin en ayant fait son miel dès le Moyen Age [14], mais sa redécouverte intervenait en des temps de crise de la pensée scolastique et des prémices des troubles du catholicisme chrétien. Retournés en leurs universités, les disciples ficiniens voulurent à leur tour renouer avec l'antique.

Ce fut le cas de Jean de Dalberg, chancelier de l'université de Heidelberg (vallée Rhin-Neckart, 120 km nord de Strasbourg) auquel se joignit un surnommé Conrad Celsius et un très jeune disciple

---

[12] « Marsile Ficin, les platonismes à la Renaissance » sous la direction de Pierre MAGNARD, colloque Marsile Ficin, Sorbonne mai 1999. Librairie VRIN 2001 203 pages.
[13] Voir « Gemistus Pléthon » Brigitte Tambrun-Krasker, Thèse de fin de cycle 1987 EPHE Veme Section.
[14] « L'héritage des anciens au Moyen-Age et à la Renaissance » du Père H.D. SAFFREY professeur au Saulchoir (Couvent d'études des dominicains) et chercheur au C.N.R.S. Librairie VRIN 2002, 318 pages.

Jean Trithème (1462-1516, bénédictin, futur abbé de Spanheim et de Wurtzburg) [15]. Les deux premiers ayant fréquenté l'Italie (et *débauché* un Hollandais, Rudolf Huisman futur *Agricola*), ils se constituèrent en une *Société littéraire rhénane* d'esprit néoplatonicien et à laquelle adhérèrent nombre de professeurs et sans doute d'étudiants évolués. Il est donc évident que ce milieu d'érudition devait brasser toutes les conséquences des idées développées à Florence par Ficin et son collègue Pic de la Mirandole, entiché de pratiques kabbalistiques.

L'association aurait été à trois niveaux (voir Chacornac p.21-22). Exotériquement société savante, intimement académie platonicienne reproduisant des banquets du même esprit et, ésotériquement *Sodalitas celtica* (sodalité celte) sur laquelle il y aura beaucoup à explorer car, depuis cinquante ans, cette approche a du évoluer et doit être actualisée, en particulier dans le cadre de Heidelberg où des thésards se sont sans doute emparés du sujet [16].

Le possible chaînon Antonins-Trithème.

Le très érudit abbé de Spanheim (à 21 ans seulement) relança les études et la bibliothèque de ses moines au point de rendre son monastère prestigieux. Pendant vingt ans et à une centaine de kilomètres de Heidelberg il dut conserver des liens avec son protecteur Jean de Dalberg, d'autant qu'il se déplaçait beaucoup à la recherche de manuscrits intéressants. Déposé par ses moines le trouvant trop exigeant, l'ex-abbé fut muté à Wurtzbourg (100 km Est d'Heidelberg) où il pris la direction du couvent Saint-Jacques en 1506.

Voilà comment une recension de « *Curiosité et magie chez Johannes Trithemius* » [17], de Jean Dupèbe, fait apparaître cet abbé : « *L'étrange figure de l'abbé Trithemius, bénédictin réformateur,*

---

[15] « Grandeur et adversité de Jean Trithème » de Paul CHACORNAC 1963, rééd. 1985 Editions Traditionnelles.

[16] A noter que Conrad Celsius avait déjà fait ses armes en ce domaine sur les bords de la Vistule (Cracovie 1496), puis, quittant Heidelberg, il fonda deux autres entités dans le même esprit sur le Danube, à Vienne et à Buda.

[17] « La curiosité à la Renaissance », recension des Actes d'une colloque, réunis par Jean CEARD. Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance. Année 1986, vol 23, p. 98-102.

permet de saisir le mélange de répulsion et d'attrait que suscite cette forme aventureuse de la curiosité intellectuelle qu'est la magie. Jean Dupèbe analyse avec une précision remarquable le réseau conceptuel dans lequel s'inscrit cette curiosité réprouvée, qui représente l'une des manifestations majeures de la superbia diabolique et qui aboutit, comme elle, au besoin pervers de la proprietas, de l'appropriation égoïste opposée à l'esprit de charité. Une fois de plus, c'est en réaction contre le rationalisme scolastique que Trithemius mène le combat au nom de la «sainte Ignorance». Il n'empêche que ce mysticisme de la simplicitas, si proche de saint Bernard, n'exclut pas la pratique de la magie naturelle ou spirituelle. C'est en toute candeur que ***Trithemius remonte aux sources de la théurgie néoplatonicienne****, sous la férule de Libanius Gallus et du fameux Pelagius - sauf à distinguer radicalement magie angélique et magie démoniaque : pour lui, le recours aux pratiques superstitieuses est un moyen de restaurer l'esprit de la primitive Eglise face aux prétentions de la curiosité humaniste. ».* Cet intérêt est confirmé dans une correspondance échangée entre Jean Trithème et le très jeune Cornélius Agrippa, l'auteur-compilateur de la fameuse *Philosophie occulte ou la Magie*, forme d'encyclopédie des pratiques en cours. Ces lettres démontrent un encouragement de l'abbé envers le jeune chercheur, qui lui dédira son œuvre un peu plus tard [18].

Wurtzbourg était également le siège d'un couvent des Antonins dépendant du préceptorat d'Issenheim, avec Bâle, Strasbourg, Spire, Worms et Bamberg. Les abbés se rendaient régulièrement en tournée de visite de leurs couvents (deux sont d'ailleurs décédés au cours de ces inspections). On peut se douter que lorsqu'il arrivait à Wurtzbourg, Guy Guers, précepteur de 1490 à 1516, rendait visite à ses *confrères,* dont l'abbé bénédictin Jean Trithème installé depuis 1506. Or ledit précepteur fut le commanditaire du retable demandé à Grünewald, et c'était une sorte de coutume que chaque nouvel abbé enrichisse l'église d'une autre œuvre d'art de cette nature.

[18] Lettres de 1510, dont réponse de Trithème à Agrippa du 8 avril. Pages 57-59, in « Agrippa sa vie et son œuvre d'après sa correspondance » de Joseph Orsier Bibliothèque Chacornac Paris 1911. A noter que seules 70 lettres sont ici publiées sur les 450 dispersées en diverses archives et n'ayant pas encore connu, sauf méconnaissance de ma part, d'édition critique.

Voilà donc quelques contacts, directs et possibles, entre le sulfureux bénédictin et l'érudit antonin. Echangèrent-ils sur kabbale, occultisme et autre magie ? On aimerait bien le savoir, mais les archives d'Issenheim furent dispersées ou perdues lors des multiples conflits devant ravager la plaine d'Alsace (guerre des Paysans de 1524-26, guerre de Trente ans.).

L'autre source possible à découvrir se trouve à Heidelberg. Quelle fut l'attitude des Antonins face aux courants néoplatoniciens ? Ont-ils participé au mouvement ficinien rhénan initié par le chancelier Jean de Dalberg ? Géographiquement, les couvents antonins de Spire et de Worms n'étaient respectivement qu'à 20 et 40 kilomètres du siège de l'université. Les Antonins avaient aussi une tradition intellectuelle. Ils tinrent un certain temps la chaire de droit canon en Sorbonne et furent médecins de la Curie en Avignon. Leur abbaye-mère de Saint Antoine en Viennois démontre des connaissances en astronomie (astrologie ?). Certains Antonins eurent-ils chaire à Heidelberg ?

A l'issue de ces propositions, je déduirais que le contexte historique, géographique et culturel rendait possible une connaissance, par les Antonins de la vallée du Rhin, d'un brassage des idées néoplatoniciennes ; ne serait-ce que par une *curiosité* telle que celle évoquée par Jean Dupèbe à propos de l'abbé Tritheim.

La quête du chaînon manquant

Une soixantaine de pages de cette revue auront été nécessaires, en deux numéros, pour explorer l'extraordinaire *Crucifixion d'Issenheim*, et encore ai-je passé sous silence un certain nombre de points fort intéressants (par exemple le lien direct entre les dimensions du *rectangle doré* et la constitution du cadre de l'œuvre, voulu dès la première disposition de l'ensemble sculpté du fond du retable.).

J'ai proposé une énigme géométrique d'esprit néoplatonicien. Il va être intéressant d'ouvrir ces premiers panneaux et de découvrir ceux de l'intérieur pour, à nouveau, basculer notre regard. La méthodologie en sera tout autre. Plus de géométrie sacrée, mais de la symbolique, du fantastique, de l'alchimie. Nous aurons par ailleurs la confirmation de la voie néoplatonicienne d'une quête à travers

l'angélologie. Les principes d'une voie de réalisation seront proposés. Si celle-ci est initiatique, elle ne devrait pas être déroulée sans effort, ni progression personnelle, à la lecture de simples pages imprimées.

Le troisième volet de l'exploration du Retable d'Issenheim devrait être disponible au printemps 2010. Cela laisse six mois au lecteur pour se documenter sur l'œuvre, la méditer, en approcher les panneaux intérieurs et tenter d'en pénétrer les mystères.

Par ailleurs, j'ai demandé qu'en quatrième de couverture du présent numéro, soit figuré une représentation partielle du pantacle constitué par les tracés mis à jour. Il est tout à fait vraisemblable que, parmi les nombreux lecteurs, certains d'entre eux *tâtent* un peu du pendule ou s'adonnent à la radiesthésie. Je serais curieux de connaître leur ressenti au-dessus de l'image proposée. Eventuellement, nous pourrions convenir d'un protocole d'expérimentation sous enveloppes neutres et constituer éventuellement un groupe de recherches sur la question. On s'amuse comme on peut en ces temps difficiles…

Je lance également un appel à quelques érudits germanisants afin de pénétrer les arcanes des archives des bibliothèques de Heidelberg. Il serait intéressant, si Internet le permet, d'explorer des listes de thèses pour retrouver celles ayant trait aux divers points cités plus avant et, en particulier, au cénacle néoplatonicien institué par le chancelier Jean de Dalberg. Si nous pouvions mettre la main sur un Antonin, ou plus, nous serions peut-être : « *sauvés, tirés de peine, angoisse et danger.* », selon l'adage compagnonnique, évoqué lors de la recherche du centre d'harmonie de l'œuvre…

Bienvenue dans cette quête d'un chaînon manquant !

Merci par avance et voici mon adresse : ja.clergue@orange.fr.

NB : Baglis TV vient d'enregistrer 4 de mes exposés sur le Retable. Le premier film sera mis en ligne sur son site fin septembre. Les autres se succéderont au rythme d'un par mois.

Jean-Baptiste et Jean l'Évangéliste 'Fils de la Résurrection'

Par Jean Pataut

Écrivain et conférencier, auteur de plusieurs ouvrages consacrés à la tradition religieuse, Jean Pataut vient de publier aux éditions « Arché – Milano » un important ouvrage au titre évocateur : Jean-Baptiste et Jean l'Évangéliste 'Fils de la Résurrection'. Jean-Daniel Dubois, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (sciences religieuses), Sorbonne, prévient le lecteur dans un liminaire que « le propos qui va suivre… risque de susciter, au fur et à mesure de son développement, plus de questions inconfortables que d'apporter des réponses rassurantes et définitives ». Il est vrai que l'étude solidement documentée entreprise par Jean Pataut conduit le lecteur d'interrogations en interrogations l'obligeant à participer à une réflexion approfondie sur un des plus grands mystères de l'histoire religieuse.

Avec l'aimable autorisation de Jean Pataut et de son éditeur que nous remercions chaleureusement, nous publions dans les pages qui suivent deux extraits de cet ouvrage fondamental. Nous ne doutons pas de l'intérêt que ces pages susciteront chez nos lecteurs.

«Fay ce que vouldras »

1- C'est à souligner, l'une des principales différences, et des plus significatives, entre l'Église de Pierre et celle de Jean résulte aussi de leur position face aux interdits. À mesure que *'la Grande Église'* - celle de Pierre - prit corps et se développa dans le siècle et hors de la judaïté, il lui fallut bien édicter progressivement, pour tous, les normes indispensables de la vie privée et de la vie collective – inspirées de la Torah et du droit romain. D'où les interdits qu'elle dut bientôt énoncer et dont elle exigea naturellement le respect, puisque, sur son terrain, l'absence d'interdits n'eût pu aboutir qu'à l'anarchie collective comme à toutes les dérives individuelles. Même si ses prescriptions s'avèrent bien moins nombreuses et précises que dans les religions juive et islamique, elles concernent quand même de multiples domaines de la vie et, donc, de la morale ; par exemple, les relations à Dieu et à l'Église, à la famille et, bien sûr, au sexe.

Ces prescriptions concernent aussi l'étude et la pratique des Hautes Sciences : l'alchimie, l'astrologie et la Kabbale, ces Voies initiatiques que l'Église de Pierre, comme les deux autres religions du Livre, interdit au plus grand nombre.

En revanche, l'Église de Jean n'en interdit ni l'étude ni la pratique ; elle est même familière de ces trois derniers domaines ; comme de tous ceux qui concernent la quête de la Gnose. Quant aux autres interdits, le plus souvent, elle reste muette à leur sujet. Pour elle, il existe toujours, en effet, un au-delà de la morale ; comme, d'ailleurs - et cela mérite d'être souligné - du droit et de l'honneur [1]; donc de toutes les conventions et de toutes les normes sociales. Car, située dans l'*Adwaita*, elle n'est ni normative, ni moralisatrice, ni manichéenne [2], au sens dual de ces mots. Ainsi que le disait Pascal : « *la vraie justice se moque de la justice* » ; « *la vraie morale se moque de la morale* ».

Cette distance à l'égard des prescriptions a souvent pour conséquence implicite et immédiate un moindre attachement à l'égard des rites officiels, voire des sacrements. Ce qui importe ici au fidèle, n'est-ce pas essentiellement sa propre attitude intérieure et sa relation à la grâce ? La devise fameuse et provocatrice de Rabelais - ésotériste méconnu - pour son abbaye de Thélème, « *fay ce que vouldras* [3] », illustre subtilement ce propos (car Rabelais savait crypter son texte).

Bien sûr, cette devise ne signifie pas du tout, comme le supposerait une lecture rapide, que, dans ce lieu de rêve, n'importe qui y fait n'importe quoi. Au contraire, les exigences que chacun s'y impose sont certainement rigoureuses, détaillées, sanctionnées. S'il est là « *interdit d'interdire* », ça n'est pas au sens des émeutes parisiennes en mai 68, antithèse de tout ordre sacré ou même profane.

Certes, l'abbaye de Thélème nous apparaît d'abord comme une audacieuse et inconsistante utopie ; mais, par delà ce voile, n'est-elle

[1] *L'honneur n'est-il pas fondé sur le regard de l'autre ; sur l'importance de sa considération ; donc, finalement, sur le culte de mon ego ?*
[2] *Maintenant qu'on dispose d'autres attestations que celles des hérésiologues, on peut se demander si Mani était véritablement 'manichéen' ; et pas, plutôt, profondément moniste.'*
[3] *Gargantua, « Les Belles Lettres », 1938, page 189.*

pas, en réalité, le modèle idéalisé d'un Ordre initiatique ? Les chevaliers et gentes dames de ce club réservé, de cette cour élitiste, s'y imposent en effet, en toute liberté, sans effort, parce que c'est là leur naturel profond, un respect scrupuleux des rites protocolaires et des normes les plus subtiles. Là, les actes, les paroles et même les silences se trouvent naturellement pesés, en toutes circonstances. Les sentiments eux-mêmes, comme les pensées les plus secrètes, y sont spontanément jaugés et maîtrisés, car potentiellement perçus et vivement ressentis ; et, surtout, puisqu'ils sont eux-mêmes agissants, ici plus qu'ailleurs. En un tel 'lieu', la poursuite d'une Quête donne signification à tous les choix, jusqu'aux plus minimes du quotidien. Car ils sont tous comme l'ombre portée, et très justement révélatrice, des exigences de cette Quête ; jusque dans chaque détail.

D'évidence, l'abbaye de Thélème n'est pas localisée. Elle peut même se trouver partout, comme l'Église de Jean.

Dès lors, la Loi intérieure et la vérité intérieure se substituent à la loi extérieure et sociale, ainsi abolie et devenue sans objet. On n'a plus ici à exiger, par exemple : « *tes père et mère honoreras* ». En revanche, il peut être dit, de façon beaucoup plus contraignante si on inclut la totalité de ce que cela suppose, comme Jésus à Philippe à l'instant de leur rencontre : « *suis-moi* » (Jn. I. 43). D'ailleurs, le Christ n'a-t-il pas déclaré, parlant de la loi mosaïque (Mat. V, 17) : « *Je ne suis pas venu abroger, mais accomplir* » ? N'est-il pas, Lui, le modèle de ce dépassement réalisé [4] ?

On lit une affirmation plus explicite du Christ dans un manuscrit ancien, généralement omis, de l'évangile selon saint Luc (VI, 5 codex D) [5]. À un fellah qui, malgré l'interdit, labourait un jour de sabbat, Il dit en effet : « *si tu sais ce que tu fais, tu es heureux ; mais si tu ne le sais pas, tu es maudit et transgresseur de la Loi* ». Car la connaissance véritable de la Loi libère de celle-ci ; inversement, sa connaissance imparfaite en est le paradoxal fondement. Au verset 5 de ce même

[4] *De son côté, 'Le processus d'individualisation', 'libérateur' des contraintes sociales et privées, si caractéristique de la modernité, n'est-il pas, le plus souvent, que la parodie profane de ce dépassement ?*

[5] *Jérusalem, 1490, infra b.*

chapitre VI, le Christ dit encore, après avoir implicitement autorisé ses disciples à arracher des épis un jour de sabbat, malgré l'interdit : « Il est maître du sabbat, le Fils de l'Homme » - Lui qui est libéré de la Loi. On peut alors penser, comme Il le déclare : *« La vérité fera de vous des hommes libres »* (Jn VIII, 32). De son côté, saint Paul n'écrit-il pas (Ga V, 18), audacieusement : *« si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus soumis à la Loi »* ? (N'est-ce pas aussi pourquoi l'étude et la pratique des Hautes Sciences semblent habituelles au sein de l'Église de Jean et en principe interdites dans l'Église de Pierre) ?

2- Il est un mot qui illustre fort bien la devise de Thélème, comme le comportement du fidèle dans l'Église Intérieure : c'est celui de 'liberté' ; mais, alors, avec les acceptions très particulières qu'en retient le canon chrétien.

(De façon paradoxale pour nous, ce mot 'liberté', pourtant si usité dans notre société, ne figure que rarement dans ces Écritures ; comme d'ailleurs dans celles des autres religions, elles aussi nées, il est vrai, bien avant l'émergence de la modernité. (Pourquoi donc cette rareté se trouve-t-elle si peu relevée et commentée ?)

Il convient d'abord de souligner que le mot 'liberté' - *'eleutheria'* en grec - quand il lui arrive néanmoins de figurer dans le canon, comporte presque toujours, dans ses acceptions théologiques ou philosophiques, des connotations fort éloignées de nos vues profanes. Ce mot suppose en effet, comme on le constatera dans les citations ci-après, une soumission ou, si on préfère, un état permanent d'obéissance à Dieu, état si étranger à la modernité. (Certes, d'autres acceptions du mot 'liberté' figurent aussi dans le canon chrétien ; mais dans ces cas, avec une signification essentiellement sociologique et, alors, par opposition au statut de l'esclave [6], ou encore dans un contexte spécifiquement juridique [7].)
Dans les acceptions théologiques ou philosophiques figurant dans la totalité du Nouveau Testament, le mot 'liberté' ne comporte, sauf erreur, que les quinze occurrences ci-après dans la totalité du

---

[6] *Mt XVII, 26 ; Jn VIII, 33 (et 36) ; Rm VI, 18 et 20 ; I Co VII, 21, 22 ; IX, 19 ; XII, 13 ; Ga III, 28 ; IV, 22, 23, 30, 31 ; Ep VI, 8 ; Col III, 11 ; Apo VI, 15 ; XIII, 16 ; XIX, 18. X, 29.*
[7] *Rom VII, 3 ; I Co VII, 39 et X, 29.*

Nouveau Testament ; dont deux chez Jean, neuf chez Paul (et quatre autres, d'ailleurs bien moins significatives, chez Jacques et Pierre [8]) :

Jn VIII, 32 – […] *La Vérité fera de vous des hommes libres.* Car la Connaissance véritable de la Loi, en effet, libère de celle-ci.
Jn VIII, 36 - Si c'est le Fils qui vous affranchit, vous serez réellement des hommes libres. Car vous êtes dès ici-bas (ou vous serez alors) dans le Royaume des Cieux.
Rom VI, 22 - Mais maintenant, libérés du péché et devenus esclaves de Dieu, vous portez les fruits qui conduisent à la sanctification […]. Parole quasi coranique : libres, car « *esclaves de Dieu* », obéissants.
Rom, VIII, 2 - Car la loi de l'Esprit qui donne la vie en Jésus-Christ m'a libéré de la loi du péché et de la mort. Cette seule et courte phrase ne résume-t-elle pas par elle-même toute la problématique de la véritable liberté ; et l'accès à la Résurrection, une fois « *libéré* » de la « *mort* » ?
Rom VIII, 21 - […] pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Liberté véritable qui est celle de la Parousie.

---

[8] Pourquoi hésiter à ajouter aux neuf occurrences johanniques et pauliniennes citées ci-après, les quatre qui existent en effet dans les épîtres de Jacques et de Pierre ? D'abord, parce que la lecture des deux mentions chez Jacques ne relève guère de l'évidence. Ensuite, parce que ces quatre occurrences se situent, semble-t-il, dans un contexte moral de recommandations pragmatiques, n'impliquant pas nécessairement de conséquences eschatologiques. Enfin parce que, tout au long de la Tradition chrétienne, les écrits de ces deux derniers auteurs – Jacques et Pierre, mais surtout Jacques - ont rarement reçu, et de très loin, malgré leur caractère canonique, la haute considération accordée depuis toujours aux théologies de Jean et de Paul : serait-il justifié de leur reconnaître ici un poids comparable ? Néanmoins, pour être complet sur le canon chrétien, mentionnons encore, mais en marge des précédentes, les quatre occurrences suivantes, d'un intérêt limité :
Jc I, 25 – Mais celui qui s'est penché sur une loi parfaite, celle de la liberté […] celui-là trouvera le bonheur dans ce qu'il réalisera. Cette loi de liberté, malgré l'obscurité du texte, n'est-elle pas ici celle énoncée par Jésus ?
Jc II, 12- Parlez et agissez en hommes appelés à être jugés d'après la loi de liberté. Même observation : sans doute s'agit-il de l'enseignement de Jésus considéré comme Voie de liberté.
1 P II, 16- Comportez-vous en hommes libres, sans utiliser la liberté comme un voile pour votre méchanceté, mais agissez en serviteur de Dieu. Pour une fois, le mot 'liberté' revêt une des acceptions modernes, puisque ici, la liberté est celle de la licence. Mais il ne s'agit pas du tout, dans cette occurrence, de la vraie liberté ; puisqu'elle concerne seulement son masque – lequel tombe naturellement chez le « serviteur de Dieu ».
2 P II, 19- Ils leur promettent la liberté, alors qu'eux-mêmes sont esclaves de la pourriture. Pierre se réfère ici aux faux docteurs, « esclaves de la pourriture » ; donc, ne pouvant offrir la liberté.

I Cor IX, 1 - Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas Apôtre ? Saint Paul ose ainsi dire de lui-même : je suis libre, car je suis Apôtre.
2 Cor III, 17- […] là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. C'est une claire façon de signifier que la liberté procède du divin. Alors que l'esprit satanique, lui, est celui de l'asservissement.
Ga II, 4 - […] notre liberté, celle qui nous vient de Jésus-Christ [...]. Car Jésus, le Nouvel Adam, efface les effets délétères de la Chute et ses mille pesanteurs - pesanteurs qui n'existaient pas au Jardin d'Éden.
Ga IV, 26 - Mais la Jérusalem d'en haut est libre. Parce qu'elle est dans le Ciel. À l'inverse, de celle d'en-bas, où règnent toutes les contraintes.
Ga V,1 – C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés. « Vraiment libre » : il ne s'agit donc pas ici, selon saint Paul, d'une demi-liberté.
Ga V, 13 - Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Pour en jouir dans le Royaume des Cieux, voire ici-bas.

Dans d'autres versets déjà cités et commentés [9]- Jn V, 19 et 30 ; VIII, 28 ; X, 30 ; XII, 49-50 ; XIV, 10 - le quatrième évangile ne propose-t-il pas, comme modèle de liberté, l'obéissance même du Fils au Père ? Car le Fils, Christos, est 'l'Homme Véritable', c'est-à-dire, justement, l'archétype de l'homme libre.

Dans ces divers passages du canon, il ne s'agit donc pas du tout d'une acception de la liberté qui nous est familière. Dans toutes ces occurrences, l'homme se trouve toujours placé, en effet, dans sa relation à Dieu, comme s'il était là face au divin et, cela, dans une perspective explicitement ou implicitement eschatologique. La liberté n'y est guère conçue hors de ce cadre singulier.

Elle n'y suppose pas du tout la possibilité de 'faire ce que l'on veut', en toutes circonstances et dans n'importe quel domaine, que celui-ci relève du sacré ou du profane ; comme cela s'avère si souvent le cas dans la modernité, où l'homme a l'outrecuidance de se croire autonome, au sens radical de ce mot [10] ; et de se placer, lui être déchu, au centre des mondes. Dans la modernité, si profondément désacralisée, l'idéal de la liberté va jusqu'à impliquer le refus de

---

[9] *Dans la deuxième partie de cet ouvrage, au point 8 de 'Quelques observations sur ces écrits'.*
[10] *Maître de ses propres lois.*

toute norme, de tout précepte ; et cela, bien sûr, sans aucune référence particulière à l'Être divin. (La 'liberté', telle que nous l'entendons, ne se mesure-t-elle pas souvent à ce refus même d'obéissance, quel que soit son champ d'application ?).

Bien au contraire, la liberté mentionnée dans l'Écriture est, en dépit de notre aveuglement, celle de l'obéissance. Elle est d'ailleurs celle de l'ange [11], fut aussi celle de l'Adam Primordial dans sa transparence métaphysique au jardin d'Éden ; liberté que l'homme a perdue à l'instant mythique de sa Chute, en entrant alors dans les « *Ténèbres extérieures ».*

Elle est donc le modèle proposé par le corpus johannique et par l'ensemble du canon à tout 'pneumatique', à tout Adepte au long de l'œuvre au rouge ; et peut-être son vecteur le plus ardent. Alors, celui-ci exercera la *véritable* liberté en disant : « *oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger* » (Mt XI, 30).

Suivant l'expression de saint Bernard, lui-même Maître dans l'Église intérieure, chacun se doit de « *considérer toute circonstance comme une intention de Dieu envers son âme* » et, si possible, d'obéir à cette implicite injonction. Dans tous les cas, cette démarche supposera la 'mort de l'ego', ou au moins sa progressive érosion, puis sa transmutation ; laquelle est un objectif absolument recherché ; mille et mille fois repris et, parfois atteint ; par le si difficile effacement de la volonté personnelle. Sans doute est-il vraiment possible de dire alors : « *Père, que Ta volonté soit faite* ».
Comment pouvons-nous comprendre ce paradoxe que la liberté peut s'exercer dans l'obéissance ? Parmi tant d'autres exemples, deux situations l'illustrent pourtant. Ce sont celles décrites dans le paradis coranique ; ou encore, dans l'abbaye de Thélème. En ces deux lieux, tous les 'Hommes' disposent en effet d'une abondance sans contrainte. Pourquoi sans contrainte ? Parce que ces élus, en adéquation parfaite avec la Loi cosmique, ne veulent que ce qu'elle permet. Ou pour dire à peu près la même chose autrement : parce que, là, ils sont comblés ; donc dépourvus de toute avidité et de toute tentation.

[11] *Toute une théologie enseigne que l'ange n'est pas libre, justement parce qu'elle refuse d'admettre que la liberté est le fruit de l'obéissance.*

N'est-ce pas ici le secret de la réponse ? A contrario, nous qui vivons dans les « *Ténèbres extérieures* » depuis la Chute d'Adam, nous sommes plongés dans une avidité en permanence insatisfaite et attirés par les transgressions les plus diverses.
De façon peut-être moins parlante, une autre image de cette liberté dans l'obéissance nous est donnée par les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse (Apo IV, 10-11) qui, sempiternellement, jettent leur unique couronne aux pieds du trône divin. Car, dans cette sorte d'immobilité sans cesse renouvelée, ils sont dans la plénitude, comblés par la contemplation du « *Vivant* », si près d'eux.

La soumission chère au soufi, l'esclave de Dieu, ou, si on préfère, le "*lâcher prise*" de l'Orient, apparaissent alors comme le prix et la justification de la liberté à l'égard de la morale, du droit et de l'honneur et, en général, de tous les interdits.

...Deux églises hiérarchisées

Une autre différence entre les Églises de Pierre et de Jean résulte du fait qu'elles ne sont pas sur un plan d'égalité. Pour le dire en clair, elles sont même hiérarchisées entre elles. Et d'une façon que feu Élie Lemoine [12] a fort bien spécifié dans son ouvrage, *Theologia sine metaphysica nihil.* Pour cela, il y examine minutieusement, dans leurs détails symboliques ou analogiques, les rapports mentionnés notamment au chapitre XVIII du quatrième évangile, entre Pierre et le Disciple.

Élie Lemoine, dont chaque mot se trouve exactement pesé, souligne à ce sujet [13] une précision de portée pratique, dit-il, de la plus haute importance : « *la subordination de principe de Pierre vis-à-vis de Jean n'implique nullement, et c'est même tout le contraire, que celle-ci doive apparaître ou être manifestée en dehors de quelque façon que ce soit* […] ». Ainsi, il situe clairement Pierre, non seulement dans une position subordonnée, mais de subordination principielle ; ce qui implique, et justifie, l'obéissance et la soumission naturelles de Pierre à Jean, sans appel possible ; étant entendu qu'il y a là, norme complémentaire et inverse, une sorte de secret rigoureux et constant

[12] *Dont c'est ici le nom de plume : il demeure anonyme.*
[13] *Theologia, 177.*

à l'égard du monde, puisque cette « subordination » ne doit jamais « *être manifestée en dehors* ». On peut d'ailleurs se demander quelles sont les frontières de ce « *en dehors* » ; et si cela ne comprend pas aussi la grande majorité des structures ecclésiales elles-mêmes, au moins des plus visibles. Apprécions que l'auteur, un bénédictin au cœur de ces choses, ose dévoiler une norme fondamentale qui, selon lui, devrait pourtant rester secrète, puisque ne devant « *être manifestée au-dehors de quelque façon que ce soit* ».

Et un peu plus loin, il ajoute [14] de manière plus ontologique, et sans craindre d'utiliser l'opposition ésotérisme-exotérisme : « *les rapports qui doivent exister normalement entre les représentants respectifs de l'ésotérisme et de l'exotérisme sont l'image et le symbole de ceux qui existent entre le non-manifesté et le manifesté, entre le 'non-agir' entendu dans son sens proprement métaphysique et l'action, entre le silence et la parole* [...] *c'est précisément là ce qui caractérise les rapports que Jean entretint avec Pierre durant leur vie terrestre* ». Élie Lemoine fut donc un lecteur attentif du quatrième évangile, jusque dans ses éloquents silences. Ici, il parle comme membre qualifié du monachisme, cette part de la société chrétienne la plus écartée du monde, celle qui est essentiellement destinée à la prière, au silence et au 'non-agir' et qui, de ce fait, se trouve naturellement proche, voire très familière de l'ésotérisme. Son propos laisse aussi supposer que, durant leur vie céleste, Jean et Pierre sont susceptibles d'entretenir des rapports soumis à d'autres normes que sur Terre. Et que là, Jean, dans cette Sur-réalité, peut se situer, de façon objective et manifeste, au-dessus de son aîné au plan des apparences.

Après avoir commenté divers passages des Écritures où Pierre et Jean se trouvent réunis, il constate [15] : « *Jean donne à Pierre des marques*

---

[14] *Theologia, 179.*
[15] *Theologia, 179-180. L'auteur, qui est décédé juste à la publication de son livre, en 1991, ne semble pas avoir connu les travaux de l'exégèse récente, mentionnés ci-dessus, dans la deuxième partie de cet ouvrage. Il estime donc que le disciple bien aimé, d'une part, et l'Apôtre Jean, fils de Zébédée, d'autre part, constituent un seul et même personnage. On considérera ici que ses propos s'appliquent, en réalité, au seul disciple bien aimé, inspirateur véritable, semble-t-il bien, des écrits johanniques.*

visibles d'une déférence et d'un respect véritables qui ne sont pas seulement dus au fait que Pierre est l'aîné, ou plutôt cela même n'est pas sans avoir une portée symbolique, de même qu'a une portée symbolique certaine le fait que Pierre est un homme marié et Jean un homme vierge ». Malgré la subordination de Pierre, quel peut être le fondement, par-delà la différence des âges, de la « *déférence* » et du « *respect* » [16] quand même témoignés par le Disciple ? Élie Lemoine ne le dit pas. N'est-ce pas là ce qui est dû à toute structure sacralisée et visible, que Pierre représente déjà ?

Élie Lemoine remarque [17] encore : « *les deux (seules) fois où Jean intervient (Jn. XIII, 23-25 et Jn. XXI, 7), c'est pour que soit révélée à Pierre une identité ; la première fois, celle de l'Antéchrist en la personne de Judas l'Iscariote, la seconde fois, celle du Christ ressuscité et glorieux ; et cela revêt une haute valeur symbolique pour nous indiquer une des fonctions des représentants de l'ésotérisme auprès des autorités religieuses, fonction de discernement des choses les plus cachées et les plus redoutables* » (ces derniers mots étant soulignés par l'auteur). Une fois encore, la supériorité de Jean est affirmée ; avec la responsabilité qu'elle implique et qui est fondée, conformément aux dires de la Gnose, sur son accès dans le Ciel, où tout notre manifesté est connu. Il se doit donc, dans la mesure de ses possibilités, d'informer Pierre des dangers les plus redoutables et les plus cachés du monde extérieur - ce que Pierre, trop terrestre, ne saurait guère, semble-t-il, discerner par lui-même.

Après avoir rappelé que Pierre, notamment dans les Actes des apôtres, a souvent la charge de parler en public, Élie Lemoine remarque : <u>« *Jean ne s'adresse jamais à la foule* »</u> (ce qui est encore souligné par lui) [18]. Car Pierre, bien sûr, est tourné vers le public et ouvert à tous ; alors que Jean, silencieux à l'extérieur, peut se réserver à un enseignement destiné à quelques-uns.

---

[16] *À propos du respect dû à l'Église de Pierre, notons que René Guénon, pourtant sans concession à l'égard des diverses composantes de la modernité, n'a jamais, sauf erreur, critiqué et qualifié de façon clairement explicite l'état de l'Église en son temps ; alors qu'il n'a pas hésité, lui maçon, à utiliser des formules sévères à l'égard de la Franc-Maçonnerie.*
[17] *Theologia, 180.*
[18] *Theologia, 181.*

2- Quant à la virginité du Disciple, pourquoi ne pas la rapprocher de celle - donnée traditionnelle – de Jésus, du Baptiste et de saint Paul ? Or, à cette époque et dans cette société judéenne, le célibat ne se trouvait guère recommandé ni pratiqué - hors des Nazirs et de la Tradition essénienne. Et pourtant, parmi 'les Pères fondateurs' du Christianisme, seul Pierre, qui a une belle-mère (Mc I, 30), est un homme marié [19]. Il convient encore d'ajouter à cette liste (sauf à l'égard des Églises réformées) le nom de Marie, malgré son enfantement ; car, critère significatif, sa virginité à la naissance de Jésus procède d'une absence d'acte charnel et non pas d'une absence d'enfantement : elle est Vierge-Mère. Ainsi, selon la Tradition, les cinq personnages les plus importants de la chrétienté originelle sont vierges ; et de ce fait, quelque part, dotés peut-être d'une androgynie céleste [20]. Mais qu'en est-il de Pierre ?

Or, à ce qu'il semble, Pierre n'est-il pas, et de loin, le moins 'intériorisé' des six et, par là, comme le moins proche de Jésus ; donc, vraisemblablement, le moins influent ? N'est-il pas aussi le seul à prêter à critique ; et de diverses façons, on l'a noté ; en tout cas, le plus semblable à la moyenne humaine ; donc le moins emblématique d'entre eux ? Ainsi, tous, sauf Pierre, incarnent (ou au moins s'approchent) du modèle figuré par *« les Fils de la Résurrection »*, dont la virginité est justement un des signes distinctifs. Et dont un autre semble être l'absence de karma négatif : n'ont-ils pas tous franchi, ou presque , la Porte des Dieux, inscrite dans l'Arbre de Vie ? On pourrait presque [21] constater que la figure de Pierre mesure ici, mais en creux, justement par ses propres limitations et par ce qu'elle n'est pas, ce que sont, eux, dans leur Sur-réalité, les Fils et les Filles de la Résurrection.

La virginité ne peut être un état à imiter par le plus grand nombre, toute collectivité ayant un besoin impératif de nombreux enfants, surtout quand elle se trouve dépourvue des moyens médicaux

[19] Ce que confirment Clément d'Alexandrie, Stromates III, 52-53 et Eusèbe de Césarée, Histoire Eccl., III, 30.
[20] N'en est-il pas ainsi du Fils dans La Prôtennoia Trimorphe ; où la Prôtennoia parle de Lui comme d'un personnage à la fois masculin et féminin, dans un texte qui rappelle étroitement le Prologue de Jean, 149 ; de même en 159 : « une vierge mâle issue d'un intellect caché ».
[21] Paul, malgré sa vision du troisième Ciel, par exemple, avait-il bien franchi la Porte des Dieux ?

modernes. On est donc, logiquement, conduit à se demander si l'enseignement de Jésus à ses proches, en privilégiant le célibat [22], ne fut pas essentiellement ésotérique, donc réservé à quelques uns. (Et le gnosticisme [23], de son côté, lui qui recommanda souvent à ses adeptes la chasteté et l'absence de procréation, peut ainsi apparaître, à cet égard, comme un continuateur.)

Sans l'existence et la transmission de cet enseignement réservé dans le Christianisme originel, pourrait-on s'expliquer et justifier la place que tient la virginité comme modèle de vie dans la Tradition chrétienne [24] et notamment dans son monachisme ? Les Chrétiens oublient souvent que les fondateurs des autres religions sont rarement caractérisés par la virginité, tant par eux-mêmes que par leur entourage, et qu'il y a donc, à cet égard, une singularité du Christianisme originel qui n'est pas sans implications, en dépit du silence habituel sur ce point.

Un rapprochement avec le modèle islamique peut contribuer à situer et à singulariser cette position du Christianisme ; d'autant qu'il s'agit là d'un autre cas extrême, puisque Mohamed, le fondateur, peut disposer d'un nombre illimité d'épouses (les autres croyants [25] ne pouvant en avoir plus de quatre). On lit ainsi à la sourate XXXIII [26], verset 47 du Coran, ces paroles de Dieu à Mohamed, son Prophète : « *Il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains,* […] *les filles de tes oncles et de tes tantes maternelles et paternelles qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui livrera son cœur au Prophète, si le Prophète veut l'épouser* ». Le texte précise au verset 49 : « *Tu peux à ton gré accorder ou refuser tes embrassements à tes femmes. Il t'est*

---

[22] *Mt XIX, 12 ; Lc XX, 36.*
[23] *Madeleine Scopello, Les Gnostiques, 121 et 98-101.*
[24] *Par exemple : I Co VII : (1) Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme. (8) Je dis donc aux célibataires et aux veuves qu'il est bon de rester ainsi, comme moi [célibataire]. (26) […] oui je pense qu'il est bon pour l'homme de rester ainsi [vierge]. (29) Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas. (38) Ainsi celui qui épouse sa fiancée fait bien, et celui qui ne l'épouse pas fera mieux encore.*
Bien sûr, ces propos de saint Paul ont donné lieu à bien des interprétations. Ils ont au moins valeur indicative. Ils peuvent, de plus, être rapprochés de ceux écrits par lui en Ga V, 13, 16-17, et 19-21 et qui sont à peu près de la même veine.

permis de recevoir dans ta couche celle que tu en avais rejetée, afin de ramener la joie dans un cœur affligé ; […] *mais il serait plus convenable qu'elles fussent toutes satisfaites* ». C'est dire, en peu de mots, combien la place et le modèle de la sexualité en Islam sont différents de ceux recommandés dans le Christianisme des origines.

3- Une dichotomie, non pas identique, mais semblable à celle vécue par Pierre et Jean, n'existait-elle pas déjà, voici deux millénaires si on en croit les textes de Qumrân, entre le Temple de Jérusalem et l'Ordre essénien – lequel, lui, 'subsiste', malgré sa destruction ? Ou encore, pendant deux cents ans et jusqu'au début du XIVe siècle, entre la Papauté et l'Ordre du Temple [28] – lequel, lui aussi et pour les mêmes raisons, 'subsiste', malgré sa suppression [29] ? En tout cas, pour les Esséniens comme pour les Templiers, existait alors une organisation autonome, en marge de la structure religieuse dominante. Et comme cette organisation était, semble-t-il, dotée d'une exceptionnelle compréhension ésotérique, ne se trouvait-elle pas pourvue, par là même, d'une influence aussi subtile que considérable ?
Surtout si on admet que les Templiers disposaient, à côté (pour ne pas dire au-dessus) de leur hiérarchie apparente, d'une autre hiérarchie, visible ou invisible [30], qui s'imposait à la première, et peut-être à son insu. (D'ailleurs, toute structure sacralisée sur notre plan manifesté ne dispose-t-elle pas nécessairement, dans les mondes supérieurs, ou inférieurs, d'une structure plus ou moins symétrique, dont elle n'est que le prolongement, sinon le reflet ?)

---

[25] Comme on sait, il n'est pas, pour autant, permis aux croyantes d'avoir quatre époux.
[26] Traduit par Kasimirski, 329. Dans la traduction de Jacques Berque, 453, ces deux passages concernent les versets 50 et 52. Dans la traduction de D. Masson, 521, ils correspondent aux versets 50 et 51.
[27] Mohamed a dirigé environ vingt cinq campagnes militaires et, en cas de victoire, il disposait à ce titre d'une part du butin – souvent vingt pour cents.
[28] Le caractère ésotérique de l'Ordre ne se trouve-t-il pas impliqué, par exemple, dans cette recommandation par le fondateur, saint Bernard lui-même : « Il [le Templier initié] ne parle de la sagesse de Dieu, en toute sécurité et sans crainte de donner du scandale, qu'en présence des parfaits, et ne propose les choses spirituelles qu'aux spirituels ; mais, se trouve-t-il parmi les enfants et les bêtes (pecoribus), qu'il ait soin de se proportionner à leur intelligence […] ». (Élie Lemoine, Theologia, 316, traduisant De laude novae militiae). « On aura remarqué tout particulièrement dans ce texte », commente ensuite l'auteur, « l'allusion à un scandale possible, ce qui ne peut se comprendre que si la doctrine est totalement inhabituelle et propre à déconcerter le simple fidèle ».

Quoi qu'on puisse en penser, la dualité du pape et de l'empereur, référence bien connue de l'Europe médiévale, correspondait, elle, à une dichotomie toute différente. Car elle résultait de bien autre chose : de la polarité [31] *potestas-auctoritas* [32], de la polarité du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Or, c'est uniquement à l'intérieur du seul pouvoir spirituel que se situe la polarité qui nous intéresse ici : entre ce même pouvoir spirituel exercé par Pierre et - comment dire - à une gamme au-dessus, *l'influence* invisible, sous-tendue par l'Esprit, exercée par Jean et, elle, totalement inconnue du monde profane.

Cette 'influence' est à comparer à celle du sage parfait qu'on imagine immobile au centre d'une roue - dont il constitue en réalité le pivot. Et comme celle de ce sage, 'l'influence' de Jean sera d'autant plus déterminante qu'elle restera plus neutre. Car elle agit là à l'instar d'une présence ; et d'une présence normalement muette. Comme elle demeure non 'agissante', non prosélyte, invisible, immobile, stable, équanime, imperturbable et secrète, elle se trouve, de ce fait, abritée et quasiment invulnérable - à l'exemple de ce sage lui-même. La mort du Disciple (distingué du fils de Zébédée) ne symbolise-t-elle pas cette équanimité ? Son trépas fut, selon la Tradition dominante, tardif et naturel ; à l'opposé du sort réservé aux Apôtres, en lutte avec le 'monde' et, pour la plupart, décapités ou crucifiés.

Une autre dichotomie, une semblable hiérarchie ne se retrouvent-elles pas dans bien d'autres Traditions, notamment juive et islamique ; et aussi en Chine ? René Guénon, dans ses propos sur le confucianisme et le taoïsme, semble avoir bien cerné ce qui sépare et ce qui hiérarchise ces deux courants et leurs fondateurs respectifs, Kong-tseu (appelé Confucius en Occident) et Lao-tseu, son contemporain, issus

[29] CÉlie Lemoine rappelle à ce propos (Theologia, 318) que « l'Église n'a jamais condamné formellement l'Ordre du Temple mais qu'au concile de Vienne, le pape Clément V s'est contenté, d'ailleurs sous la pression de Philippe le Bel, d'en annoncer la suppression 'par provision', c'est-à-dire par décision administrative, ce qui, on l'avouera, est tout autre chose ».
[30] Sur la double hiérarchie, dont l'une peut être invisible, voir par exemple René Guénon, Aperçus sur l'initiation, 68-69.
[31] Cette polarité ne doit pas exclure une hiérarchie entre chacun de ses deux éléments, puisqu'un seul des deux reçoit son pouvoir de l'autre, sans réciprocité principielle à cet égard.
[32] Cf. René Guénon, Autorité spirituelle et pouvoir temporel.

l'un et l'autre, tout comme Pierre et Jean, d'une source unique [33] qu'ils prolongent chacun à leur façon.

4- En considérant maintenant le vécu des fidèles de Pierre et de Jean, on peut encore ajouter : ce qui est de Pierre est compris de Jean ; mais sans réciprocité de principe. Entre eux deux, en effet, il y a comme une absence de dialogue [34].

La quête du gnostique, ce fidèle de l'Église intérieure, le conduit peu à peu, qu'il le veuille ou non, à cerner étroitement les audacieuses prétentions de la psyché, puis à s'identifier de moins en moins à elle ; enfin, dit-on, à s'en libérer tout à fait. Dans cet état que procure l'érosion progressive de l'ego, il mesure l'évanescence foncière de la 'réalité' psychologique ; en d'autres termes, il éprouve le caractère illusoire de la psyché, ou plutôt son inconsistance ontologique.

Au contraire, le fidèle de l'Église de Pierre vit, tout naturellement, par l'affirmation de son ego : ce qui est donc vérité première pour lui, est illusion pour le gnostique. Qui le sait et le comprend ; mais son expérience demeure ignorée de l'autre, qui ne peut entrer en elle. Une réciprocité de compréhension n'est donc pas possible entre eux deux. L'un se croit l'acteur de l'histoire. L'autre sait qu'il est en seulement le spectateur [35].

---

[33] Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme, Paris 1973, Gallimard, 117 à 124. Cette source est mythiquement personnifiée par l'empereur Fo-hi, notamment avec son Livre des mutations, le Yi-king. D'un côté, le confucianisme s'adresse exotériquement à une multitude (dont ses propres 'lettrés'), pour qui il codifie, de façon fidèle à la Tradition, les normes de la vie collective et individuelle. De l'autre, le taoïsme, la face cachée et ésotérique du premier, « n'a jamais eu une très large diffusion, et il n'y a jamais visé, s'étant toujours abstenu de toute propagande ; cette réserve lui est imposée par sa nature même ; c'est une doctrine très fermée et essentiellement 'initiatique' [...] qui ne saurait être proposée à tous indistinctement, car tous ne sont pas aptes à la comprendre ni surtout à la 'réaliser' ». À cause de cela, sans doute, on considère, en Occident que son influence « sur l'ensemble de la civilisation chinoise est pratiquement négligeable, sinon tout à fait nulle ». Alors que, dit René Guénon, cette influence est au contraire « extrêmement importante, tout en demeurant invisible et cachée ». Car le taoïsme a « un rôle de direction invisible, dominant les événements au lieu d'y prendre une part directe [...il remplit] la fonction du 'moteur immobile' : il ne cherche point à se mêler à l'action ». De tels propos ne pourraient-ils s'appliquer, mutatis mutandis, à l'Église de Jean en Occident ?

[34] Émile Gillabert, Le procès de Jésus à la lumière de la gnose, 42-44.

[35] Pour paraphraser Émile Gillabert, in Jésus et la gnose, 99.

Cette hiérarchie entre Jean et Pierre, Eckartshausen, de son côté, la spécifie ainsi, avec concision [36] : « *L'unité de la religion est dans le Sanctuaire le plus intérieur* ». Que recouvre, que comprend, ici, cette « *unité* » ? N'est-elle pas comme la fine pointe d'une pyramide très aiguë, elle qui symbolise, synthétise et intègre tout le reste du monument et, en l'occurrence, l'ensemble des Révélations annoncées aux multitudes par chacune des religions ? Alors, cette « *unité* », c'est aussi l'unique Vérité et l'unique Vérité de la Religion universelle - laquelle réside « *dans le Sanctuaire le plus intérieur* », c'est-à-dire au cœur de l'Église de Jean, loin du manifesté.

D'ailleurs, Eckartshausen ajoute, dans la même phrase : « *la multiplicité des religions extérieures ne peut jamais changer ni affaiblir cette unité qui est la base de tout extérieur* ». La multiplicité procède de l'unité, le manifesté procède toujours du subtil, hiérarchiquement ; et non pas l'inverse. Les divergences et les affrontements interreligieux, quels qu'ils soient, n'affecteront donc jamais, en rien, l'unité de l'Église intérieure, « *unité* » qui « *demeure* » leur fondement invariable, à perpétuité.

*

À vrai dire, Pierre et Jean se complètent plus qu'ils ne s'opposent. Soumis au Christ, ne constituent-ils pas l'Église Une ? Leurs rapports, forts subtils, se trouvent rarement manifestés au grand jour. D'autant qu'ils ne sont ni simples, ni constants, ni réciproques. Ils relèvent en effet de deux domaines bien hiérarchisés entre eux, donc profondément différents ; chacun avec ses lois propres et irréductible à l'autre, en dépit d'un devoir d'étroite fraternité. De ce fait, ces rapports peuvent même apparaître, aux yeux du monde, comme totalement inversés de ce qu'ils sont en réalité ; puisque Pierre est tenu de s'affirmer et Jean de se taire.
Pour autant, l'Église de Jean n'est pas entièrement monolithique. Ne recèle-t-elle pas en son sein une part encore plus réservée ; et qu'on appelle parfois l'Ordre de Melkisédeq ?

---

[36] *La Nuée, 52.*

Témoignage

Par Robert Delafolie

La question du bien et du mal est la plus importante de toutes les questions derrière laquelle il en est pourtant une autre. Le fin fond de la grande question échappe au regard ordinaire. Elle se situe en vérité hors de l'entendement ordinaire humain, c'est l'impuissance de l'intelligence, car à vrai dire, nous ne savons presque rien sur tout.

Nous ne savons même pas si la vie commence quelque part, ni si elle n'a jamais commencé quelque jour. En tout cas la question du bien et du mal reste entière. Elle semble à vrai dire inaccessible à l'esprit humain, buté et borné par ses incroyances et croyances, par ses incultures et cultures.

C'est ici que la démarche initiatique devrait – je dis bien devrait – entrapercevoir un commencement de lumière, mais le principe est une chose et la pratique une autre. Pour tenter d'y voir clair, et de mieux saisir la pensée humaine, envisageons un instant un détour dans le temps et l'espace.

L'une des hypothèses au temps d'aujourd'hui sur la vie et l'univers est celle du « big-bang ». D'où une première question, posée par Leibniz puis par Heidegger et même Kierkegaard, etc. : « Pourquoi, après le big-bang, y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». Mais rien n'empêche d'en poser une autre : « Pourquoi avant le big-bang, y aurait-il eu rien plutôt que quelque chose ? ». Et cela que le monde soit ou créé ou manifesté ou émané ou évolué.

Après des millions d'années, nous voici à présent dans le monde **« moderne » ... « civilisé »** ... qui parle, prévoit, projette, bâtit, construit, instruit, écrit, édifie.

Prenons un exemple parmi tant d'autres de régions restreintes dans une époque restreinte ... un exemple comme un autre, ni plus ni moins. Disons si vous voulez, l'occident récent... occident un peu élargi au nord et au midi, vers le proche, moyen et extrême orient.

Premières ébauches – moins 9000 à 7000 ans... Sumer, Perse, Mésopotamie, Égypte, Grèce... avec les sagesses antiques et mythiques de la Chine et du Japon, de l'Inde et de l'Iran, de la

Palestine et de toute la Méditerranée. Puis apparaît le christianisme (du 1er au 3e siècle) qui se précise du 11e au 13e siècle, avec mille courants et forces diverses, adverses, et inverses, incluant tous les possibles sur la Création et le Christ Lui-même, d'où une multitude de courants : théistes ou spiritualistes, panthéistes et rationalistes, athéistes et matérialistes, déistes et dualistes ; ce qui implique par conséquent l'existence des églises, des schismes, des hérésies, des gnoses.

Nous voici au 18e siècle, avec une Europe qu'on pourrait qualifier de hiérarchique et monarchique, et d'une autre façon, de pontificale, impériale et royale, représentée notamment dans le Saint Empire Romain Germanique et l'Italie du Nord, par les courants des Gibelins, des Guelfes Noirs et des Guelfes Blancs. Voilà qui pourrait expliquer la foule des mouvements contre un ordre déjà ancien, mais aussi des contestations entre les ordres déjà nouveaux.

Alors surgit le siècle des **Lumières,** avec en France et autour d'elle l'Encyclopédie et ses participants : Diderot, d'Alembert, Buffon, Turgot, Condillac, Helvétius, Montesquieu, Beaumarchais. Voltaire et Rousseau qui se situent plutôt à côté, sont pourtant restés les plus célèbres.

À la même époque en Allemagne, c'est le temps des **Illuminés.** Leurs précurseurs : Wieland, Goethe et Schiller, puis Schelling, Schlegel, Jean-Paul Richter, Lavater, Baader, Hölderlin, Novalis et un bon nombre d'autres...

On peut évoquer des influences et des conséquences parfois inattendues, avec Leibniz, Kant, Fichte, et plus tard Hegel, Engels et Karl Marx, et aussi Kierkergaard, Schoppenhauer, Nietzche.

Remarquons d'autre part qu'à l'époque, jésuites et jansénistes, plutôt ennemis entre eux, se retrouvent quasiment alliés contre les « Lumières », pour des raisons multiples, parfois antagonistes :

- 18e siècle, une espérance enthousiaste et considérable, inouïe, imprécise et hasardeuse aux conséquences ô combien contradictoires.
- 19e siècle, déchaînement des égoïsmes, du libéralisme capitaliste, mercantile et marchand et des concentrations financières.
- 20e siècle, création des pires grands états criminels de l'histoire, d'une ampleur totalitaire tyrannique et infiniment dangereuse.

- 21e siècle, affrontement, dont on ne sait encore rien des conséquences incalculables, entre certaines formes planétaires solidaristes, communautaristes et la pseudo culture technocratique.

Ainsi les plus hautes valeurs de l'esprit humain sont perverties, inversées, utilisées contre elles-mêmes, au nom d'elles-mêmes, telles que liberté, égalité, fraternité du monde nouveau, où charité, déité et dignité du monde ancien... toutes englouties... d'où l'imposture et la caricature du monde moderne, entretenues par la débilité mentale des médias.

Un monde en partie en progrès social, moral, pratique et technique, et simultanément de plus en plus détérioré et catastrophique, voire cataclysmique.

Depuis plus d'un siècle, la planète subit l'alternance aberrante et continue du cercle vicieux des crises économiques et autres, et d'un cycle infernal des contradictions, et du profit... Un monde où l'on prépare la guerre, puis on la fait et on répare les dégâts de la guerre ... apparemment, le seul moyen trouvé jusqu'ici, cette triade absurde de l'existence des nations. On peut rappeler cette parole, ancienne de quinze siècles, de saint Augustin, presque simultanément, platonicien, cathare et catholique :

« Le monde est perpétuellement en guerre ; ce qu'on appelle la paix, n'est simplement qu'une trêve ».

Depuis toujours l'homme, si peu humain, édifie et réédifie sa propre prison et remet régulièrement et singulièrement à plus tard sa libération et la libération du monde, dont on ne cesse pourtant jamais de parler.

Et toujours tout recommence... multiforme... la même grande dérive balaie une espérance planétaire, perpétuellement reniée et trahie, par la force, la ruse, la science sans conscience, et la chance ou plutôt la malchance. Continuels ratés et sempiternelles bavures du monde vivant... jungle brutale et sanglante en temps de guerre, banale et rampante en temps de « paix ».

D'où l'angoissante question : comment et pourquoi la même iniquité, le même chaos, apparemment inévitables, malgré les moyens

matériels et culturels colossaux du 21e siècle ? Spectacle lamentable du cours des choses mondaines et humaines, qu'on appelle ordre social, ou moral, ou bien spirituel ou encore culturel et même naturel... faute de mieux !

Je ne puis m'empêcher de penser :
- à Hamlet confiant à Horatio : « *Décidément, il y a quelque chose de pourri au Royaume de Danemark* » ;
- à la *Divine Comédie*, où l'innombrable foule des tièdes se retrouve dans le vestibule de l'enfer, et les notables dans l'enfer lui-même, enfer que Dante ne peut traverser que grâce à la présence à ses côtés de Virgile, la plus haute Poésie ;
- à Don Quichotte, sauvé du monde toujours profane, grâce à sa folie bienfaisante ;
- à la Table Ronde, à la Queste du Graal, accomplie par le seul Galaad, dans son sublime effacement ;
- à l'Hyperborée et Thulé, où règne le jour éternel, là où les muses sont très proches et voisines, mais seulement voisines ;
- au docteur Faust, instruit un instant par Méphisto à la taverne d'Auerbach, qui s'exclame : « *ça un monde !* » avec un regard méprisant pour les élites en pleines réjouissances ;
- à Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Vigny, Byron, Tolstoï, Dostoïevski..., à leurs méditations et contemplations, à leurs cogitations et réflexions, à cette corvée de l'existence et à cet homme qui n'est pas bon car il ignore qu'il l'est ;
- à Orphée et à l'Odyssée, à l'Iliade et à l'Énéide ;
- à Ibsen dont le Peer Gynt « si ordinaire » et assez vulgaire est sauvé par le seul amour de Solveig ;
- à Antigone qui sacrifie sa vie à la Vie et l'efficacité au Principe devenant enfin Princesse en devenant mendiante aux côtés de son père.

Comment ne pas être interpellé par ces convergences au sommet de l'intelligence humaine et de l'ampleur de vue… De tant d'autres aussi, tous si différents entre eux, à cause de régions, de religions et de régimes, d'époques et de circonstances si divers et variés.

On perçoit ici, à quel point, les plus hautes lumières de l'histoire et de l'histoire de l'art se retrouvent alliées avec les fondateurs planétaires historiques des mouvements essentiels de la religion, de la non

religion, et de l'anti-religion. Tous le même haut et vaste regard sur le monde et l'homme, sur la vie et l'univers, tous le même rejet de l'honnêteté ordinaire humaine, complice de la pire malhonnêteté, tous un même constat de l'ignorance humaine, de l'analphabète à l'érudit, qui jamais ou presque, n'entend vraiment le cri déchirant de la création du monde vivant, à travers les règnes, à travers les êtres.

Mais il y a autre chose ! Si on réfléchit un peu plus que d'habitude, est-il si normal, est-il si naturel, au fond, que l'humain après tant de pensées, de paroles et d'actions civilisatrices, doive s'agiter pour gagner ce qu'il n'a pas, et garder ce qu'il a : propriété, priorité, notoriété, célébrité, par exemple... Obsédé gagnant ou perdant par la réussite sociale personnelle, pour lui ou les siens, et que, par dessus le marché, il y voit le sel de la vie, ou pire encore, le sens de la vie. Acquérir, conquérir, mériter, hériter... une échelle de valeur infantile, si mesquine, si médiocre !

L'homme n'aurait-il encore jamais rien trouvé de mieux que la vente et achat des êtres et des choses, ou le vedettariat, toujours imbécile, pour ne pas s'ennuyer sur cette terre.

Comment l'esprit ne serait pas empli de stupéfaction, à la vue d'un déroulement aussi pitoyable !
Peut-être est-il alors possible de comprendre pourquoi les assemblées humaines, cultivées ou pas, ressemblent à des cours de récréation dans les écoles maternelles ! Jouets, hochets de la naissance à la mort, dans la plus prosaïque « chosification », une parodie de vie assez grotesque, plutôt anthropophage, où l'homme poursuit une carrière inquiétante de cannibale, finalement ridicule, et s'énerve tout en haut du monde vivant.

Pourtant, depuis l'origine, notre être humain veut bel et bien sortir des ténèbres, mais voilà il y a pièges et mirages, songes et mensonges, prodiges et prestiges... nos propres créations nous égarent.
Essayons un regard initiatique le plus complet possible de la pensée humaine, en recherche et en démarche au cœur de la vie.

Après milliards, millions, et milliers d'années, après mille étapes et toutes hypothèses, survient l'époque néolithique. L'homme devient

le commencement de l'homme moderne qu'on connaît : art, culture, agriculture, industrie, commerce, l'homme sédentaire.

C'est le temps du vouloir, du savoir, de l'avoir, du pouvoir. Ce n'est plus l'état sauvage, dont l'humain va s'affranchir, ou du moins il le croit ; il devient enfin civilisé, ou plutôt déguisé en civilisé, le sauvage devient présentable, un barbare d'apparence civile et urbaine.

C'est l'instant d'évoquer la « sortie des ténèbres », dont il est bien possible que l'humain que nous sommes, ne s'en soit dégagé que par une « fausse porte de sortie », préférant dans son inconscience le faux jour de la compétition à la vraie lumière de la compassion.

Il arrive une chose très désagréable, depuis 10 à 30.000 ans ; un enfant mal élevé se prend pour majeur, et le Sapiens Sapiens (qui sait qu'il sait), se retrouve *Homo Bellicosus, Economicus, Horribilis,* malgré alerte et alarme permanentes, de la haute et vaste pensée humaine, à travers les lumières de tous horizons, dont l'une d'elles évoque un idéal modèle humain, celui de Philémon et Baucis, de leur divin mariage, cette idylle conjugale qui unit dans un couple exemplaire, deux moitiés du monde, pour le salut du monde, l'époux et l'épouse qui tous deux accueillent n'importe quel nomade ou errant, quidam, tel des dieux ; leur pauvre cabane deviendra le temple des dieux, car les deux pauvres hères qu'ils venaient de recevoir, étaient précisément Zeus et Hermès, en recherche d'humains véritables.

Alors, toute vie est révélée sainte et sacrée, on ne devient bienheureux, qu'en rendant bienheureux.

De telles vues aussi sublimes, on les retrouve chez le Chevalier Ramsay [1]

Dans son fameux discours, il nous parle de la terre entière, comme d'une unique famille, dont tous les membres sont les enfants, considérés avec une égale dignité morale et matérielle. Il nous parle aussi

---

[1] *Né en Écosse en 1686, Ramsay, parfait francophone, fut le disciple de Fénelon. En 1728, il fut reçu en franc-maçonnerie et, le 26 octobre 1736, il publia son « célèbre discours » considéré encore de nos jours comme un moment important de l'histoire de la franc-maçonnerie française.*

de l'élite la plus haute, la seule vraie à qui on doit tout, celle qui tourne le dos à toute idée de dominer qui ou quoi que ce soit.

Cette offrande magistrale peut évoquer le jugement dernier d'un Dieu juste et bon, une même « Lumière » donnée à tous, que l'âme humaine, tournée vers l'Eden, reçoit comme le Ciel, et, tournée vers l'ego, reçoit comme l'enfer.

On sait que la barbarie et la sauvagerie qui bouillonnent au fin fond de l'être, de la nature, retiennent et contrecarrent l'élan vers la pure humanité. Mais qu'est-ce que la pure humanité ?

Les rituels spirituels, allégories et cérémonies des ordres initiatiques montrent précisément une humanité comme étant la noblesse essentielle. La *maçonnerie* antique et mythique, est certes immémoriale, idéale, la Maçonnerie historique et ostensible, elle, est âgée d'environ trois siècles.

Regardons une loge, n'importe quelle loge, il y règne la dignité, la liberté et l'ordre. Ici, la vie est un combat continu contre toute vanité et passion et elle est l'action continue et ordonnée d'une humanité vers la suprême harmonie.

Là, rien ni personne n'est ni important ni insignifiant. En ce lieu, on ne sépare pas, on ne répare pas, on ne compare pas, car, par la fraternité transcendante, la nature pure de la franc-maçonnerie règne et témoigne en ces lieux d'une unité qui surpasse tout, qu'elle soit plus ou moins ou pas du tout ressentie. C'est une unité essentielle, cette confrérie des vivants, où les comparaisons n'ont rien à faire, une authentique hiérarchie où chacun est à son poste, où tout poste est également regardé et respecté, une sublime anarchie : harmonie des contraires.

C'est la pure humanité impersonnelle, pas en deçà mais au-delà de la personne humaine, au c?ur et au service de toute la Création. La vie en loge règne et témoigne d'un ordre idéal. Ici, le quidam réalise à l'instant la vie individuelle divine ; l'immensité divine est en elle, hors l'engrenage fatal de la nécessité. Nous avons évoqué plus haut les plus sublimes génies de l'humanité, connus ou inconnus. Tous ont deux points communs capitaux qui les réunissent, à travers le temps

et l'espace : une imagination et une intelligence globales sans limite à travers les faiblesses même de leurs héros centraux et chez ceux-ci une priorité absolue du cœur comme valeur suprême, d'où une exemplaire désinvolture qui pourrait paraître laxiste et en est le contraire absolu, car elle est consacrée à l'essence même de la Vie, et non à ses phénomènes. Un genre de trame divine céleste qui traverse le monde terrestre et transcende tout. Ni croire, ni conclure, ni choisir.

En vérité, la maçonnerie est l'utopie. De même que le génie inconnu ou connu, elle ne crée pas comme le talent, mais rappelle l'essentiel. Elle est aussi plus concrète que toute chose concrète, car, si elle vise à la fin des temps, elle inclut celle-ci dans l'actuel même, elle ennoblit tout et embellit tout ce qui est et se fait dans l'instant.

Pris dans le tourbillon de la vie apparente, nous n'allons presque jamais au fond des choses : mourir pour renaître, pour renaître tout autre.

Que voit-on ici ? Le meilleur du monde ? Ou le contraire du monde !

Quelque chose de monumental, de vertigineux, paraît échapper à la vue profane, à l'extérieur et à l'intérieur de la franc-maçonnerie ; c'est la priorité absolue de la bienfaisance, sa nature exacte et sa valeur suprême, raison d'être finale et fondamentale de la vie humaine.

Or, la maçonnerie est un ordre, donc un rituel rappel à l'ordre.

Face à tous les « ordres » historiques de la nécessité, la Maçonnerie elle, est l'ordre de la bienfaisance souveraine et suprême, et aussi de la bienveillance, inconditionnelle, universelle, qu'elle soit comprise ou pas par les vues profanes des non maçons et parfois des maçons eux-mêmes.

Comme on l'a déjà vu, la bienfaisance maçonnique dissout et dissipe l'importance comme l'insignifiance. Elle unit tout d'un trait ; donner et recevoir sont une seule et unique chose.

Alors tout don moral ou matériel, toute bienfaisance, devient un véritable partage divin, dévoile sa vraie dimension incommensurable ; mêlant toutes hypothèses sur la cause et la fin du monde, de l'hu-

manité, de la vie, de l'univers, elle rappelle un grandiose mystère, l'unicité de donner et recevoir, car tout est transfiguré quand amour et lumière essentiels découvrent l'infinie profondeur qu'on ne peut nommer, de toute existence à l'insu même des consciences.

La prise de conscience réelle, d'une vie sainte et sacrée, suggère inévitablement une égalité réelle et totale entre les êtres.

On a dit « mystère des deux natures », en tout vivant, en tout maçon expressément ; deux natures presque toujours ignorées par l'esprit profane toujours présent à l'extérieur et menaçant à l'intérieur.

Deux natures :

- la première nature, morale et matérielle, alertée et alarmée, ne peut plus ignorer la foule des déshérités à la naissance, foule majoritaire ou pire encore foule minoritaire, oubliée par nation, nature, race, caste, espace, espèce. Exemples : maladies orphelines, êtres isolés de toute sorte, femmes et enfants abandonnés, tous les handicapés, tout couple uni âgé qu'on sépare pour des raisons morales, sociales, médicales, économiques, etc.
- la deuxième nature: idéale et totale, réelle et éternelle, pourtant partout présente, qui cherche et attend son heure au fin fond de toute étincelle d'existence, de souffrance.

Les exemples cités ici, et tous autres, sont des cas dont on ne peut se défaire à aucun prix sous aucun prétexte, car sans eux il n'y a ni civilisation, ni humanité, mais que caricature et imposture.

Attention ! Ici paraissent des thèmes, des exigences dont on ne ressentira jamais assez l'ampleur, la hauteur, la profondeur ni surtout la véracité intégrale.

Ici est révélée la nature vraie et véritable de la maçonnerie, de la voie élevée d'exception qui est celle de la Bienfaisance et de la Bienveillance maçonniques fondamentales.

C'est tout autre chose qu'un bon mouvement, qu'une série de pensées, paroles et actions louables. Il s'agit là, en fait, de l'expression

voulue et vécue d'une intime et totale conviction, dans un monde et un ordre qui concerne la vie et tout ce qui vit.
Ce n'est pas un beau rêve éveillé, mais la condition absolue d'une existence authentique vers la Vraie Vie, vers le réel humain qui, s'il est parfaitement sincère, unit tout dans l'amour et la lumière effectivement universels dans tous domaines, à tous niveaux, en tout instants de l'existence des êtres, en un mot, la convergence quasiment et carrément miraculeuse de chacun et tous, enfin réveillés, en fin de compte ressuscités.

On ne sait jamais vraiment comment définir le civilisé. On peut, on doit, une fois pour toutes proclamer avec notre corps, notre esprit, qu'un être civilisé situe en n'importe quelles circonstances le vital avant tout superflu, le vital, c'est-à-dire la priorité sans conteste de la sûreté, de la santé, de la dignité, de la déité même de tout être, humain et autre, et par-dessus tout, le vrai brûlant et ardent désir du cœur triomphant, valeur suprême dans tous les rapports humains avec le Créateur, la Créature, la Création, avec le Divin, l'Humain, le Vivant.

Nous avons en occident des textes archi concentrés, aussi profonds que d'une simplicité vertigineuse :

- L'Évangile de Jean : « La lumière a lui dans les ténèbres, qui ne l'ont jamais reçue ».
- Épître de Paul : « Tout passe, hors l'Amour ». Évidemment, l'Amour de tout.
- L'Ecclésiaste : « Jamais rien de nouveau sous le soleil, vanité des vanités, tout est vanité »
- L'Apocalypse : « Voici l'Amour et la Lumière du Ciel, que tous se terrent »

Et tant d'autres en Occident et en Orient, au Nord et au Sud !, tous nous disent une seule valeur qui surpasse tout, c'est l'Amour. Elle nous révèle que l'existence n'est pas la vie mais l'esquisse de la Vie. D'où une intéressante réflexion : en fin de compte, notre action n'est-elle qu'agitation ? À vrai dire, rien n'est sûr et tout est possible des hypothèses sur la cause et la fin. Mais quelles que soient la cause et la finalité, à dire vrai, cette obsession pour soi de réussite sociale personnelle dont on fait une valeur de premier plan n'est peut-être

rien d'autre que le reliquat et le résultat pitoyable de l'aléa des temps des ténèbres.

Peut-être qu'à chaque instant de notre existence aléatoire et arbitraire, la vraie Vie est reniée et trahie en permanence depuis l'origine (espace et temps), par la barbarie et la sauvagerie inhérentes.

En fin de compte, nous tous, vivants/mourants, subissons tous ensemble, quelles qu'en soient les raisons et les causes, l'engrenage fatal d'une prison, notre propre œuvre aux conséquences incalculables.

Nous continuons à croire à tout moment disposer d'un libre arbitre que nous avons peut être perdu par vanité et avidité, à la racine, à la source et reperdons continuellement par une opération pas très claire :
- Oubli de notre être réel, notre vraie nature ;
- ennui qui en résulte, ne sachant pas ou plus pourquoi et comment nous sommes là ;
- guerres et agressions continues contre ciel et terre, Dieu et Tout et nous-mêmes.

D'où cet acharnement absurde, aberrant à vouloir faire de grandes choses, au lieu de faire grandement les moindres choses.

Mais au delà de nos tourments et anxiétés, il y a le monde et l'ordre de la Maçonnerie, plus exactement l'essence de la maçonnerie, l'imperceptible pressentiment que la vie est authentiquement sainte et sacrée et quelque chose dont on a encore aucune idée.

Vivre libre – vibration indicible – sensation intime et ultime de contemplation immuable, infiniment au-dessus de nos actions, paroles et pensées forcément dérisoires.

Là, auprès de la Lumière inouïe du « Pur Amour » qui unit et inclut tout, seule raison d'être de tout, la franc-maçonnerie sans limite conduit sa marche vers l'Unité et l'Éternité, la Vie et l'Univers sublime, si loin, et peut-être plus proche de nous que nous-mêmes.

Sans souci des incroyances et croyances innombrables, des incultures et cultures, voici le quidam divin en quête divine.

La Religion

Par Sédir

*À la demande de nombreux lecteurs,
nous renouons avec une tradition
qui consiste à republier des articles signés
par les auteurs qui ont, jadis, illustré de leur talent
les numéros de l'ancienne série de la revue (1888-1914).*

*Ainsi, dans le présent numéro,
nous reproduisons un article de Sédir
et deux articles de Papus.*

*Notre souci permanent est de diversifier
autant que faire se peut les sujets traités en mettant,
non pas en concurrence mais en complémentarité,
des auteurs anciens et des auteurs contemporains.*

Je n'entends désigner par ce titre ni une théologie ni un culte.

Tourner les cœurs vers le sanctuaire intime où, derrière les inquiétudes quotidiennes, derrière les sentiments habituels, palpitent ces désirs nostalgiques du Bien, du Beau et du Vrai qui sont le signe de la noblesse humaine et les principes vivants de toute théologie comme de tout culte, parler de Dieu, en somme, mais autrement qu'en philosophe ou en prêtre, voilà ce que je me propose. Je n'espère pas que tous mes lecteurs sortent, à cause de ces pages, de la tour d'ivoire où ils se sont réfugiés. Je ne le voudrais pas. Ce que je souhaite, c'est que quelques-uns descendent de cette tour jusqu'au puits où les vieux Sages disaient que se cache la Vérité : dans le fond de leur cœur. Tout existe dans l'Univers ; tout existe en même temps dans l'Homme.

Voilà les deux points de vue sous lesquels je vais regarder la Religion, la vraie, la réelle, celle qui préexiste à toutes les religions, qui coexiste avec toutes, qui subsiste après toutes : cette religion de l'Esprit, dont le Christ fut le premier à nous instruire.

*

Le mot *religion* signifie relier. Reconnaissons le vœu le plus ancien de l'homme : ne pas être seul, s'unir à d'autres, toujours plus fortement.

Dès l'instant où, à force d'expériences malheureuses, un cœur rejette les créatures pour s'offrir définitivement à Celui qu'il ne connaît pas, mais qu'il sait être - au Créateur -, la Religion vraie en ce cœur est fondée. La Gloire, l'Argent, la Science, ce sont des routes aux nombreux détours qui aboutissent fatalement à la voie étroite de l'Evangile ; et celle-ci mène seule à l'éternelle Réalité.

Faut-il donc, avant de rencontrer Dieu, avoir sondé tous les vides et goûté la lie de toutes les ivresses ? Non, car Dieu est partout, Dieu est avec vous, et d'abord avec les sincères et les humbles. A suivre jusqu'à leur terme les prolongements des actes humains, on s'aperçoit que tout effort est un acte religieux. La fatigue du bon ouvrier, les veilles du savant, les angoisses de l'artiste, ce sont des prières, les plus vivantes, les plus saintes des prières, bien plus précieuses et belles que toutes les patenôtres machinalement débitées.

Les forces qui soutiennent ces travailleurs, analysez-les, disséquez-les : vous en trouverez toujours une seule derrière toutes. L'intuition la nomme Dieu ; elle s'appelle aussi l'Amour, la Vie, le Sacrifice.

Cette colonne du monde est en même temps le pivot de l'être humain. Ame éternelle de tout, acteur infatigable, mobile secret, rectificateur très sage de nos apparentes incohérences, l'Amour nous guide, pas à pas, malgré nous, avec une inlassable sollicitude.

Pas de vie sans désir, pas de vie sans amour. L'enfant aime avant de raisonner. L'Amour en nous précède la Connaissance. L'Amour donne une connaissance directe. L'essentiel est de choisir les objets de notre amour ; les moins égoïstes seront les plus hauts. Et, puisque l'Amour est la forme la plus pure de la vie, pourquoi ne pas nous consacrer à lui ?

Il y a des hommes capables d'une telle vocation. Leur personne est le temple, le sacrificateur et la victime, perpétuellement. Leur loi, c'est leur conscience incorruptible. Leur récompense, c'est de parvenir à sécher quelques larmes autour d'eux. Ces apôtres de la vraie philan-

thropie sont les plus heureux des hommes, et leur sé vérité rayonne parce qu'elle est saine et vivante. Toute joie, en effet, consiste dans l'expansion de quelqu'une de nos forces. La joie la plus haute vient de l'expansion la plus profonde et la plus vaste. Or, le don de soi-même, le don de ce que nous croyons posséder, le sacrifice en un mot, n'est-ce pas cette expansion parfaite qui agrandit jusqu'à leurs limites les développements de tout ce qui vit en nous ?

La méthode vraie de notre culture, c'est donc le sacrifice et nul li vre ne l'explique mieux que l'Evangile.

Les variétés du sacrifice sont innombrables. L'aumône, encore que bien peu la pratiquent convenablement, est la plus facile. mais offrir son temps, offrir ses aises, supprimer ses manies, s'imposer une attitude affectueuse quand l'indifférence ou l'antipathie nous éloignent d'un être qui souffre : voilà des charités possibles au plus pauvre, plus coûteuses que l'aumône. Ces contraintes sont des communions réelles, des eucharisties créatrices de miracles. Voilà l'essentielle religion, le culte éternel. Voilà le seul rite bon pour tous les hommes et sans lequel aucun autre rite n'a de valeur.

Prenons garde de nous sculpter des idoles avec les rites. Ils sont utiles certes. A beaucoup de volontés faibles, ils servent d'appuis. A beaucoup d'imaginations désordonnées, ils servent de garde-fous. mais ils ne sont jamais que des auxiliaires, des symboles et quel quefois des clôtures. Ils ne sont que les voiles de la Réalité mysti que. N'imitons pas les Israélites qui ne voulaient espérer du Messie qu'une royauté temporelle. N'imitons pas la foule dévote qui croit toucher Dieu par la seule vertu de certains gestes et qui étouffe l'Amour sous les bandelettes du formalisme. Ravivons en nous cette vérité presque éteinte, mais qui toutefois ne meurt jamais : Dieu est le Père universel ; de Lui seul nous tenons tout ce que nous som mes et tout ce que nous deviendrons ; parce qu'il est l'Amour, l'Amour seul Le rejoint.

*

Telles sont les données du problème : un idéal extérieur à nous - évidemment, puisque c'est un idéal ; un désir invincible de l'atteindre,

et la certitude intuitive que, puisque ce désir existe, une étincelle de la Lumière suprême et parfaite couve au fond de notre cœur.

Chaque système religieux propose une solution de ce problème. Nécessairement donc, une seule de ces solutions est vraie, une seule juste, une seule à la portée de tous les hommes. Elle doit contenir les caractères des termes du problème ; elle doit être comme notre âme, simple et pure. Elle doit être comme notre idéal, complète et totale. Elle doit être comme serait un désir tout-puissant, active et universelle.

Qu'est la vie de notre âme ? L'Amour agissant. Qu'est la vie de Dieu, la Vie éternelle ? L'Amour agissant. Que sera le lien de ce couple ? Encore l'Amour agissant.

Aucun moraliste, aucun religieux, aucun intellectuel n'a trouvé d'autre solution à notre problème, que l'amour du prochain, que la pratique de la fraternité.

De quoi se nourrit l'Amour, sinon d'actes ? De quels actes, sinon des plus intenses ? Quels actes exigent la plus forte dépense d'énergie, sinon ceux-là où s'ajoutent l'effort pour notre frère, l'effort contre le milieu et l'effort contre soi-même ?

Mais ceci est plus haut que l'altruisme et plus complet que la philanthropie. Son vrai nom, c'est la charité.

Tel est le rite unique de la vraie religion.

*

Voici un homme que le spectacle de la douleur universelle a ému et qui s'est voué à la guérir autour de lui. Après de longues fatigues, ayant subi l'ingratitude, la raillerie, les bas calculs de paresses incu rables, ses forces morales le trahissent. Il se découvre impuissant, il se décourage. Mais sa délicate compassion subsiste, les larmes qu'il voit couler le désolent toujours ; cependant, il ne peut plus rien, il est

épuisé. C'est alors que du fond de son cœur part un cri d'appel involontaire, vers Quelque Chose de plus grand, vers Quelqu'un de plus fort. Et cet appel ne peut jaillir que parce que cette Chose sur naturelle et ce Personnage surhumain existent réellement. Sinon la Vie ne serait qu'un effroyable mensonge.

Ainsi, l'homme, qui se voit vaincu et désemparé, seulement alors découvre Dieu. A cause de cela, il est écrit : *"Vous n'entrerez dans le Royaume du Ciel que si vous devenez semblables au petit enfant".*

La compassion aux misères d'autrui ne suffit pas. Il nous faut souffrir nous-mêmes, et cela pour notre bien, pour notre agrandis sement, pour notre ennoblissement.

Chaque douleur subie est une mort, mais chaque mort, même partielle, annonce une renaissance plus haute et plus pure. Reconnaître qu'on ne sait rien, n'est-ce pas la condition indispensable pour apprendre ? Reconnaître sa faiblesse, c'est rendre possible la descente de la Force.

Voilà l'origine de la prière, ce visage secret de la véritable religion.

Aucune plainte légitime qui ne parvienne infailliblement au Veilleur perpétuel. Aucune de nos pauvres larmes qu'Il ne recueille. Aucune de nos douleurs qu'Il ne souffre avec nous. Voilà ce qu'est Celui que les philosophes nomment l'Absolu - et la foule, le bon Dieu. La preuve de ces choses reste personnelle ; je vous demande de la trouver, chacun pour son propre compte, en expérimentant, en vivant, surtout aux heures de désarroi. A bien des hommes, ces clartés furent un viatique. Elles en seront encore un à tous ceux qui, dans la tourmente, sentiront défaillir et le vouloir et le pouvoir.

*

Dans tout l'univers, Dieu est le seul qui ne pense jamais à soi. Lui seul connaît à fond chacun de Ses enfants ; Lui seul les entoure de la sollicitude la plus vigilante quoique invisible. Par intervalles, pas sent

au milieu de nous des pèlerins de l'Eternité. Mais l'espérance et la paix qu'ils répandent ne sont que l'ombre de la Lumière divine.

Cette compassion, cette sollicitude, cette force, totales et parfaites, trouvent dans la figure du Christ leur entière incarnation. Le Christ, c'est le veilleur, c'est le pèlerin, c'est le frère aîné qui, autre fois, parcourut les routes terrestres, prenant les cœurs d'un seul regard, chassant les maux d'un simple geste. Son corps s'en est allé. Mais son Esprit, la plénitude de Sa vie, ce par quoi il est Dieu en même temps qu'homme, tout cela demeure au milieu de nous, toujours saisissable, malgré les oripeaux dont les siècles l'ont affu blé.

Ne regardez pas Jésus à travers les commentateurs. Mettez-vous en face de Lui, seuls en vous-mêmes avec Lui. Contemplez-Le avec les yeux de l'enfant qui, du seuil, regarde venir l'Inconnu sur la route. Et vous verrez que Jésus est un homme devant les hommes, un homme fort et prudent qui inspire confiance et à qui rien de ce qui palpite en nous n'est étranger.

Unique parmi les initiateurs religieux, le Christ S'est placé à notre niveau, et avec quelle ingénieuse tendresse ! Les autres nous par lent de loi, du haut de leurs nuées, du fond de leurs retraites inté rieures. Lui met tout Son cœur dans Ses yeux et toute Sa Lumière dans Ses mains. Il ne nous dit pas : « *Faites telles ou telles choses, pour telles raisons* ». Il nous exhorte familièrement : « *Aimez-vous les uns les autres, secourez vos pauvres et vos malades parce que tous vous êtes en moi et je suis en vous, tellement je vous aime ; parce que ce que vous faites à ces malheureux, c'est à moi que vous le faites ; parce que je vous aime, tous et chacun, je suis prêt à souffrir de nouveau, à mourir encore, à tout quitter pour n'importe lequel d'entre vous. Si je vous aime ainsi, cela vous oblige à m'aimer. Que mon amour pour vous triomphe de vos petites colères contre moi, ce serait peu ; mais il triomphera aussi de vos indifférences ; je vous aime assez pour vous forcer à m'aimer, pour que le germe de l'Amour vrai lève enfin dans vos cœurs de pierre. Ainsi, j'ai le droit de vous demander des efforts à cause de moi* ».

Lisez tout cela entre les lignes de l'Evangile de Jean. Reprenez ce livre, reprenez-le dans vos heures tristes et vous apercevrez derrière

la stature humaine de Jésus, l'auréole surnaturelle du Dieu qu'Il est simultanément.

*

Aimons d'abord, nos œuvres ensuite seront toujours bonnes. Puis, choisissons les objets de notre Amour. Choisissons-les beaux et durables et suprêmes. Aimons l'humanité d'aujourd'hui comme si elle atteignait déjà le terme de son progrès. Aimons nos frères, tous porteurs d'un germe d'Infini.

Ensuite, épurons notre amour. Aimons nos frères sans attendre de reconnaissance et si l'ingratitude paie nos efforts, soyons heu reux de ressembler davantage au Grand Calomnié, notre Maître et notre Ami.

Enfin - et ceci constitue le grand mystère religieux - apprenons à sentir autour de nous la réalité permanente d'une Présence divine.

Car rien ne meurt. L'esprit de Platon, celui de Marc-Aurèle planent sur l'étudiant qui médite leurs pensées. L'esprit des ancêtres plane sur les petits-fils qui continuent leur effort. Les phénomènes psychiques ne sont que la forme la moins haute de cette obombration [1]. Combien plus Celui qui a vaincu la matière, brisé les chaînes du temps, surmonté les espaces, ne résidera-t-il pas auprès de ses disciples ? Lui, qui a si magnifiquement incarné l'Amour fraternel, Il demeure en ceux qui perpétuent Son œuvre, en ceux même qui, sans le reconnaître, se dépensent pour les pauvres et pour les affligés. Tout homme de bien marche à la suite de Jésus.

Comme la mère fait pour son petit enfant, Dieu place les créatures à l'autre bout du Jardin du monde, afin que, dans leur désir de retourner à Lui, elles apprennent à marcher. Comme la mère encore, Il accourt à la rencontre des petits qui trébuchent. Or, les pas de Dieu

---

[1] *Mot peu usité pour décrire ce qui est rempli d'ombre.*

franchissent les zodiaques tandis que nos pas à nous semblent nous laisser sur place. La sollicitude divine à la rencontre de l'inquiétude humaine, c'est le Christ Jésus.

Nous dormons dans la hutte obscure des convoitises matérielles, mais à la porte se tient le Veilleur. Par Ses soins, quelque jour, un rayon du soleil de l'Esprit passant par une fente du mur fera s'entrouvrir nos paupières et se dressera enfin en nous la nostalgie salvatrice des collines éternelles.

Ce Jésus a fait une promesse à ceux qui veulent le suivre : « *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ». Il n'y a point là de rhétorique. Quiconque s'est donné à Dieu vérifie l'exactitude de ces paroles, mais celui-là seul qui se sent tout petit possède la force pour le sacrifice complet de soi-même. Souvenez-vous de ces naïves histoires d'un vagabond recevant, sous un toit de chaume, une fraternelle hospitalité, et, le lendemain, sur le seuil, apparaissant aux yeux ravis des hôtes, lumineux et transfiguré.

Or, le surnaturel existe, le miracle est toujours possible. Tout homme, un jour, dans la rue, n'importe où, recevra d'un inconnu le regard qui le transformera. Quand Jésus parcourait les campagnes d'Israël, c'était un voyageur comme tous les voyageurs. S'Il revenait aujourd'hui, ce serait un passant aux yeux de la foule, comme tous les passants. Ceux-là seuls Le reconnaîtraient qui déjà en eux-mêmes portent Sa lumière et vivent de Sa vie.

Cherchez deux époux unis par le véritable amour. Les peines ne leur sont plus que des motifs pour s'aimer davantage. Rien ne les atteint dans l'existence. Leurs visages sont éclairés par dedans et leurs regards sont calmes comme des lampes sous les voûtes du sanctuaire. Attisez une telle flamme, haussez-la jusqu'au zénith, élargissez-la jusqu'aux bornes du monde et vous obtiendrez une approximation de l'extase où vivent les cœurs qui se sont offerts, de fond en comble, à l'appel du Berger.

Le vrai Dieu donne la béatitude ; transposez dans le réel ce terme théologique et souvenez-vous aussi que le Christ déclare : « *Mon joug est doux et mon fardeau léger* ». Vous comprendrez mieux

que l'abandon de tout bien matériel, que le détachement de tout mobile égoïste, que l'acceptation d'une volonté toute sage et toute puis sante allègent le cœur du mystique. Dès maintenant, l'homme peut atteindre une parfaite paix intérieure.

Comme nos ruisseaux et nos fleuves sont tour à tour limpides, boueux, calmes ou écumants, les hiérarchies des créatures s'écroulent, par une pente irrésistible, jusqu'à la mer immense de l'Amour éternel où les purifie et les sublimise en formes angéliques le labeur mystérieux de Celui qui marche sur les eaux.

Celui-là, ce Christ, dont j'aurais voulu pouvoir vous peindre un portrait plus véridique, croyez-moi, Il nous tient tous. Il se cache, Il s'efface ; nous croyons être nos maîtres, mais c'est Lui le vrai Maître, c'est Lui, le Guide des guides. Il ne nous laisse libres que juste le temps nécessaire pour que nous expérimentions notre faiblesse, car il souffre du mal que nous nous faisons. Et parce qu'Il est toute la Vie, parce qu'Il est tout l'Amour, personne ne peut vivre sans tomber dans les filets de Jésus, le pêcheur d'âmes.

Je ne vous demande pas de me croire, je vous demande de faire l'expérience que je vous propose. Contrairement à l'opinion com mune, les réalités invisibles, les phénomènes de la vie intérieure peuvent être constatés avec précision, tout comme les phénomènes de laboratoire. Toutefois, il faut honnêtement disposer les éléments de l'expérience, encore que ces éléments soient délicats, puisque c'est notre caractère, notre mental, nos nerfs, tout nous-mêmes en fin qui doit subir le feu et le réactif.

Mais soyez sans crainte. Durant nos essais, le grand Alchimiste est là. A l'enquête d'un cœur sincère, Il répond toujours et toujours au-delà des questions. Et à peine avons-nous commencé le travail que déjà Il distribue des récompenses d'encouragement, en avance sur la récompense éternelle.

Discours d'initiation

Par Papus

Homme

Tu as voulu connaître notre foi, tu as voulu être des nôtres. Notre porte n'est pas fermée, elle est ouverte à tous ceux qui savent pénétrer dans le temple. Nous n'avons pas de prêtres et tu peux aussi bien arriver à la foi seul que par les secours d'un adepte.

Notre devoir se borne à te montrer la route. Tu dois la suivre seul après.

Écoute

Tu ne sais rien et tu veux apprendre. Pourquoi ?

Tu es malheureux et tu veux être heureux. Tu crois que la science te donnera ce bonheur que tu convoites, tu crois par le travail vaincre l'ennui qui t'oppresse.

Écoute

Tout cela est vrai. Tu pourras être heureux ; mais il ne faut pas croire que la science, la vraie science te rendra heureux par l'argent, il ne faut pas venir vers nous si tu veux une science qui te conduise aux honneurs.

Si tu comptes sur la science pour arriver va dans les facultés. Là on t'apprendra tout ce qu'il faut pour savoir beaucoup de choses si tu veux travailler ; par là tu parviendras aux dignités, mais jamais au bonheur.

Tu souffriras autant qu'on peut souffrir dans ton esprit car tu professeras. Si tu es indépendant, tu seras malheureux. car tu sentiras que ce qu'on te fait dire est faux. Si tu es soumis tu seras malheureux, car tu verras qu'arrivé aux honneurs les plus hauts tu es aussi malheureux qu'auparavant.

Ce bonheur que tu cherchais étant jeune, tu le chercheras encore étant vieux et perdu dans les dédales de la science actuelle ; tu sentiras toujours en voyant la nature qu'il te manque quelque chose.

Écoute

Le véritable adepte doit être indépendant.

L'alchimie ne te donnera pas la fortune corporelle ; elle te donnera une fortune plus durable, une fortune que les malheurs ne peuvent ébranler : la fortune spirituelle.

Pour autant que tu souffres tu seras toujours plus heureux que le savant rongé par la jalousie ou par l'orgueil et que le riche rongé par l'ennui. L'ennui, l'ambition et l'orgueil fuiront loin de toi et par là tu seras supérieur à tous les hommes.

Si tu n'es par fortuné, tu vivras en travaillant mais tu ne dévoileras pas les secrets que tu auras saisis.

Chaque jour t'apportera un nouveau lot de richesse intellectuelle et ton travail te semblera chaque jour plus aisé.

Ne crois pas que mes paroles soient dénuées de fondement. A l'appui de mon dire je te citerai l'exemple de plus de deux mille des nôtres ayant vécu calmes et modestes au milieu des guerres les plus cruelles, au milieu des siècles le plus bouleversés et toujours le bonheur souriait à leurs yeux.

Alors arrivé à cet apogée du bonheur intellectuel, quand tu verras Dieu se manifester à toi, quand tu seras juste et sage pour quelque modeste que soit l'emploi que tu occupes parmi les hommes tu sera toujours supérieur au savant officiel.

Les deux routes te sont ouvertes, tu peux choisir. Je te répète que nous ne pouvons te donner aucun bien-être matériel, nous ne pouvons que t'accorder le bonheur spirituel.

Écoute.

Avant d'entrer dans le livre de Dieu il te faut regarder les hommes. Regarde cet ami qui vend son ami pour de l'or, regarde ces hommes

qui s'entre-détruisent pour l'or, regarde les prêtres qui sont rongés par l'ambition des honneurs, regarde ce médecin qui tue les hommes pour gagner plus et ne pas s'avouer impuissant, regarde autour de toi tu ne verras partout que la chasse à l'or. Toi-même tu es venu vers nous croyant être plus vite riche. Crois-tu donc, insensé, que nous aussi nous soyons lancés dans le courant qui conduit au désespoir ? Crois-tu donc que les alchimistes sont aussi malheureux que les autres hommes ? Je te dis que nous sommes heureux au milieu de tous les malheureux enfiévrés d'aujourd'hui, ne crois donc pas que nous pensons à l'or.

Et les véritables adeptes qui ont trouvé ce secret comme le témoignent les pièces d'or exposées encore aujourd'hui dans les musées étrangers, ces adeptes, dis-je, sont morts sans léguer leur secret ; car ils connaissaient trop les hommes. Si la transmutation existe, l'adepte ne la rêve pas pour la richesse qu'elle lui procurera. Il la rêve parce que c'est une occasion de plus pour lui de se trouver près de Dieu et de le prier.

Si tu étudies la nature, n'oublie pas que tes découvertes ne doivent pas êtres racontées à tous indifféremment.

Vois que les adeptes se méfient des hommes et qu'aussitôt qu'ils ont donné quelques conseils à celui qui leur en parait digne, ils le laissent seul dans la nature.

L'adepte doit être solitaire dans ses travaux et quelques élèves seulement doivent en avoir connaissance.

Si tu veux léguer tes travaux aux descendants, suis les conseils de nos maîtres.

Hermès, le trismégiste, qui savait l'histoire de la lune et du soleil, Jehan de Londres qui savait expliquer les signes hermétiques et nos autres grands maîtres recommandent tous de ne parler que par paraboles.

L'orgueilleux ne doit pas connaître notre langue, il doit en rire et c'est là sa punition.

Par Papus

UNE PERSONNE SÉRIEUSE PEUT-ELLE ÉTUDIER LES ARTS DIVINATOIRES ?

On étudie soigneusement les formes et les couleurs des végétaux et des animaux les plus divers, que ce soient des mollusques ou des baleines, des zoophytes ou des éléphants, mais dès qu'on parle de chercher pour les hommes une classification naturelle dérivée de la constitution naturelle de l'espèce et non des origines proposées par MM. les Ethnologues, tous les prétendus savants de s'écrier : *« Charlatanisme - Folie - Erreur ! ».*

Et quoi ! l'on a classé les végétaux presque exclusivement d'après la constitution de l'embryon ou des organes génitaux ; on a classé les animaux d'après l'existence, la non-existence ou les modifications du squelette, et parce qu'un observateur viendra proposer une classification des hommes d'après la forme de leurs traits, d'après le geste révélé par l'écriture, on dira, sans vouloir s'en référer à l'expérience, «impossible», oubliant que ce mot n'est pas français.

Mais à côté de ces prétendus hommes de science, détracteurs par tempérament des idées nouvelles, se rencontrent encore bien d'autres adversaires des « Arts divinatoires ». Parlons tout d'abord des spécialistes. [1]

Un sujet a passé la moitié de son existence à étudier la forme des orteils chez ses contemporains. Pour lui toute classification des hommes non basée sur la forme des orteils est « fantaisiste ».

D'autres individus ont consacré la plupart de leurs facultés intellectuelles à l'étude du geste fixé par l'écriture ou graphologie. Si vous proposez à ces subtils observateurs d'aller un peu plus loin et d'étudier la forme de cette main qui trace l'écriture, ils répondent avec une touchante unanimité : *« Vous sortez là, monsieur, des bornes scientifiques, la graphologie est une Science, tout le reste n'est que puérilité ».*

[1] Soulignons que ce texte a été écrit à la fin du siècle dernier, sous le positivisme triomphant. De nos jours, les choses ont heureusement quelque peu évolué.

Or, l'étude des orteils est une science aussi, pour le spécialiste, tout comme l'étude de la bouche était une science pour le créateur de la *Buccomancie.*

La vérité est que toute recherche cantonnée dans l'analyse d'une des manifestations de l'homme conduit à des résultats justes, et que la manière de porter son chapeau correspondra à la manière de marcher dans la rue, comme à la manière d'écrire, comme à la forme de la main ou à la forme des traits.

L'homme manifestant à l'extérieur de mille façons l'*Unité de sa Conscience,* il est sûr que l'étude de chacune de ces mille manifestations conduira à cette Unité par une voie différente.

Loin de voir dans ces recherches des détails plus « scientifiques » les uns que les autres, nous prétendons que, pour un philosophe, ils se valent tous et qu'il faut laisser les sectaires et les myopes intellectuels se disputer les coins d'analyse pour s'élever franchement jusqu'à la synthèse et contrôler les données de la *Graphologie* par les enseignements de la *Physiognomonie*, et les déductions de la *Buccomancie* par les traditions de la *Chiromancie*.

Il faut avoir le courage d'appeler les choses par leur nom et de se souvenir que « *la Science Occulte* » enseignée jadis dans les sanctuaires d'Egypte et de Grèce abordait avec soin l'étude de la Divination sous tous ses aspects.

Et c'est maintenant qu'il nous faut répondre à ceux qui, débutant dans l'étude de ces sciences occultes, prétendent aussi diviser ces études en «partie sérieuse» et «partie folâtre». Lire dans la main, pour ces ignorants, c'est « rabaisser » ces augustes recherches ; mais prononcer devant des bourgeois ébahis le mot *Kether* ou évoquer les influences de la sixième séphire *Tiphereth*, c'est rendre à ces recherches le « lustre » dont elles sont dignes.

N'en déplaise à ces messieurs, je pense que l'étude des lignes de la main est aussi « scientifique » que celle des Séphiroth et, après avoir déterminé une classification rationnelle de la Cabale dans l'ensemble de la tradition hébraïque, après avoir retrouvé la clef mathématique

de la construction de ce Tarot cher aux abstracteurs de quintessence, je ne pense pas « rabaisser » le moins du monde la Science occulte en m'occupant de la forme des traits de l'homme ou des rapports du teint avec les impulsions psychiques.

La Vérité est qu'on critique souvent ce qu'on ignore ; et les modernes «professeurs d'envoûtement» qui prennent des petits airs pincés quand ils voient lire dans la main, avouent à leur insu l'insuffisance complète de leurs connaissances en occultisme.

La Science occulte est « SYNTHÉTIQUE » et le sera toujours, malgré les efforts de ceux que cela paraît gêner.

Mais pour éviter les fausses appréciations, pour réduire à leur juste valeur les prétentions des pédants et des vaniteux, il est nécessaire que chacun puisse être à même de connaître les éléments de ces études pratiques qu'ils semblent dédaigner.

Puis, l'on me permettra de parler par expérience ; un homme à qui vous dites, sur l'inspection rapide de sa main, les tendances les plus cachées de son caractère, ainsi que les événements les plus marquants de son passé avec la date exacte, est plus près de s'intéresser à ces études que l'individu devant qui vous tenez les raisonnements les plus subtils.

Ce n'est pas sans raison que les créateurs du livre de Toth-Hermès-Trismégiste ont placé le bateleur en tête de toute révélation. En mode religieux, le miracle n'est-il pas **le plus péremptoire des arguments.**

QUELQUES PENSÉES DE MONSIEUR PHILIPPE À PROPOS DE LA SOLIDARITÉ

- Nous ne sommes pas sur la terre pour être heureux ; si nous avons du bonheur, c'est pour en faire profiter les autres.
- On éprouve de la joie lorsqu'on aide les autres à porter un fardeau.
- Nous ne pouvons être heureux tant qu'un de nos frères est malheureux.

Au temps où Papus dirigeait notre revue
qu'il avait lui-même fondée en 1888,
il n'hésitait pas à publier des poèmes
à caractère ésotérique ou spirituel.

Aujourd'hui, pour diverses raisons souvent obscures,
nos contemporains inclinent à considérer
la poésie à l'égal d'une espèce de langue morte.

Cependant, nous ne croyons pas qu'il soit inopportun
de publier de temps à autre quelques poèmes.
Dans le présent numéro, nous sommes heureux de publier
« Les cathédrales », un poème de monsieur Amey,
paru dans la revue en 1909 et, en écho,
« Bâtir son temple », un poème de Frédéric Salin.

La Rédaction.

LES CATHÉDRALES

Une masse s'élève en une forme sombre.
Elle apparaît immense et semble dominer
Tout être que vers elle on voit s'acheminer
Et chercher un abri tout près de sa grande ombre.
Pourquoi toutes ces tours, pourquoi cet ornement ?
À quoi bon cette flèche et surtout ces sculptures,
Ouvrages insensés, bordant cent couvertures
Où le jour, malgré tout, passe péniblement ?
Dans cet amas de pierres en gigantesque idole,
L'homme a voulu fixer à jamais un esprit ;
Le rêve de sa foi est désormais inscrit
Sur ce sombre édifice en un pauvre symbole.

Il a cru dans ces murs condenser l'absolu,
En y réunissant richesses et trésors ;
En mariant le marbre au mirage des ors,
Le mystère insondable a semblé résolu.
En construisant ainsi ce monument à flèches
Il a figé son cœur et pétrifié son âme,
Frappant d'arrêt fatal tout élan de sa flamme ;
Pour symboliser Dieu les pierres sont bien sèches.

Monstres d'architecture où le génie humain
S'épuisa tout entier pour vous faire apparaître,
L'homme vous inspira, car lui seul vous fit naître
Et votre immense orgueil ainsi reste-t-il vain.
Qu'on vous nomme abbaye, église ou cathédrale,
Qu'on trafique avec vous partout l'être infini,
Qu'en dehors de nos murs vous le crussiez banni,
Il n'a que faire, hélas !, d'une aussi pauvre salle.
Assemblage de bois, de roc et de ciment,
Vous n'êtes importants qu'autant qu'on vous l'accorde.
Pour prier, l'humble tente attachée à la corde
Est grande autant que vous, plus noble infiniment.
Vous inspirez l'effroi, vous engendrez la crainte ;
Vous croyez être tout, lors que vous n'êtes rien
Qu'un morceau de granit, reste du temps ancien,
Qu'on a voulu doter d'une puissance sainte.
Que devient-il de vous en voyant une fleur ?
Vous demeurez inerte alors qu'elle est la vie
Exhalant alentour la puissance infinie
Comme un divin reflet de l'Être créateur.
Abris d'obscurité, temples de l'idolâtre,
Vous pouvez retenir en vous, silencieux,
Des dogmes absolus au ton sentencieux,
Des idoles de bois, des fétiches de plâtre.
Puisque l'homme vous fit, restez en son milieu,
Conservez son empreinte, étant sa créature,
Car jamais vous n'aurez la voix de la nature :
Vous n'êtes que du roc ; la nature, c'est Dieu.

BÂTIR NOTRE TEMPLE

L'homme vit en exil dans ce vaste univers
Où les âmes tournoient au vent qui les déporte.
Nous serons condamnés à marcher de travers,
De ce pas incertain qu'on voit chez le cloporte,
Tant que nous errerons dans le doute et la peur
Et resterons bannis de notre vrai Royaume.
Alors, pour échapper à ce monde trompeur,
Nous imaginons Dieu ressemblant à un Homme.

Toute philosophie est œuvre inachevé.

Un Temple fut construit sous le roi Salomon
Par le fidèle Hiram, le génial Architecte.
Doit-on voir en cela le projet d'un Mammon,
D'un souverain jaloux qui d'honneurs se délecte,
Et fallait-il vraiment que le Dieu des Hébreux
Restât tel un otage en l'Arche mosaïque ?
Trois mauvais compagnons, au destin ténébreux,
Ont tué l'Architecte et le rêve hébraïque.

Ce temple est le témoin d'un œuvre inachevé.

Le Temple véritable est en chacun de nous
Et nous l'élèverons patiemment pierre à pierre.
De douleurs en chagrins, notre orgueil se dissout
Pour que s'entrouvre enfin la riante clairière
Où nous seront rendus les merveilleux secrets,
L'imprononçable mot, la langue originelle.
Nous renaîtrons un jour à ces mondes sacrés,
Retrouvant la Parole et la Vie éternelle.

Notre temple sera le Grand œuvre achevé.

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 10 mars2009

1966 – 4	**1977** – 3	**2004** – 3
2005 – 4	**2006** – 1	**2007** – 1– 3– 4
2008 – 1– 2– 3 – 4		

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)

Il est possible de nous demander des photocopies d'un article ancien en nous en précisant le titre exact, le nom de son auteur et le numéro de la revue dans lequel il a été publié. Chaque page est cédée au prix de 0 € 10 (port compris).

SOMMAIRES 2008

N° 1 de 2008 – Éditorial – Évangile de Marie, par Christine Tournier – Chronique d'une mort annoncée, par Daniel Steinbach –Les occurrences du mot « Liberté » dans le canon chrétien et dans le coran, par Jean Pataut - Le sanglier, par Alain Auger – Aventure de la vie, aventure de l'esprit, par Pierre Osenat – Ce monde et l'autre, par Fabre des Essarts – Quelques présences allégoriques » en littérature ésotérique française, par Denise Bonhomme (5° et dernière partie) – Baglis TV, par Franck Agier – Les livres et les revues – Informations.

N° 2 de 2008 – Éditorial – Propos sur l'occultisme, par Bertrand de Maillard – Apollonius de Tyane, par Bertrand de Maillard – À propos de la franc-maçonnerie féminine, par Jean-Pierre Bayard – Jacques Cazotte, par Jean-Pierre Bayard – Le double ésotérisme de Saint-John Perse, par Laurent Fels – Didier Némerlin : l'héraldisme, par Yves-Fred Boisset – Rencontre d'un maître héraldiste : Didier Némerlin, par Jean-Marie Gillet – Les livres – Les disques – Informations.

N° 3 de 2008 – Éditorial : histoire d'une revue, par Yves-Fred Boisset – Le mouvement théosophique en France (1876-1921), par Marie-José Delalande – Éclairage furtif sur « le Miroir » de la nuite de Walpurgis ; de Gustav Meyrinck, par Christine Tournier – Théorie politique et sociale de Louis-Claude de Saint-Martin, par Julien Lejay – Les rayons « X » et la radiographie, par P. Baglis – Spiritualité initiatique, par Narcisse Flubacher – « L'Homme de Désir », dans l'?uvre de Louis-Claude de Saint-Martin, par Robert Deparis – Les livres – Les revues – Les disques – Informations.

N° 4 de 2008– Éditorial de Papus - Biographie succincte de Saint-Yves d'Alveydre - La synarchie et les « Missions » - Les clefs de l'Orient - L'Archéomètre philosophique - L'Archéomètre dynamique, par Antoine de l'Aigle - Fonctionnement de l'Archéomètre, conférence de Papus - Une prophétie de Saint-Yves d'Alveydre - Les livres - Les disques - Journées Papus 2008 - Lettre aux abonnés, par Annie Boisset – Informations.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2009

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2009)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2009

Nom.. Prénom....................................
Adresse...
Code postal.................. Commune..
Date__/__/ 2009 Signature________________________

Tarifs 2009

France, pli fermé . . . . 30 euros
France, pli ouvert . . . . 27 euros
U. E. - DOM TOM . . . . 35 euros
Étranger (par avion) . . . . 42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN . . à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.